

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome V, fasc. 3 et dernier.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

AFDEELING DER STAAT- EN ZEDERONDIGE
WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling
in-8°. — T. V, afl. 3 en laatste.

LA
SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA
AU MAYOMBE

PAR

LÉO BITTREMIEUX,

MISSIONNAIRE DE SCHEUT AU CONGO BELGE,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE RÉGIONAL DE KABWE (KASAI).



BRUXELLES

Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, Rue des Paroissiens, 22.

1936

LISTE DES MÉMOIRES PUBLIÉS

COLLECTION IN-8°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

- PAGES, le R. P., *Au Ruanda, sur les bords du lac Kivu (Congo Belge). Un royaume hamite au centre de l'Afrique* (703 pages, 29 planches, 1 carte, 1933) . . . fr. 125 »

Tome II.

- LAMAN, K.-E., *Dictionnaire kikongo-français* (XCIV-1183 pages, 1 carte, 1936) . . . fr. 300 »

Tome III.

1. PLANQUAERT, le R. P. M., *Les Jaga et les Bayaka du Kwango* (184 pages, 18 planches, 1 carte, 1932) . . . fr. 45 »
 2. LOUWERS, O., *Le problème financier et le problème économique au Congo Belge en 1932* (69 pages, 1933) . . . 12 »
 3. MOITOUILLE, le D^r L., *Contribution à l'étude du déterminisme fonctionnel de l'industrie dans l'éducation de l'indigène congolais* (48 pages, 16 planches, 1934) . . . 30 »

Tome IV.

- MERTENS, le R. P. J., *Les Ba dzing de la Kamtsha* (1^{re} partie : *Ethnographie*) (381 pages, 3 cartes, 42 figures, 10 planches, 1935) . . . 60 »

Tome V.

1. VAN REETH, de E. P., *De Rol van den moederlijken oom in de inlandsche familie* (*Verhandeling bekroond in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935*) (35 bl., 1935). . . 5 »
 2. LOUWERS, O., *Le problème colonial du point de vue international* (130 pages, 1936) . . . 20 »
 3. BITTREMIEUX, le R. P. L., *La Société secrète des Bakhimba au Mayombe* (327 pages, 1 carte, 8 planches, 1936) . . . 55 »

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., *La colonisation végétale des laves récentes du volcan Rumoka (laves de Kateruzi)* (33 pages, 10 planches, 1 carte, 1932). . . fr. 15 »
 2. DUBOIS, le D^r A., *La lèpre dans la région de Wamba-Pawa (Uele-Nepoko)* (87 pages, 1932) . . . 13 »
 3. LEPLAE, E., *La crise agricole coloniale et les phases du développement de l'agriculture dans le Congo central* (31 pages, 1932) . . . 5 »
 4. DE WILDEMAN, E., *Le port suffrutescent de certains végétaux tropicaux dépend de facteurs de l'ambiance!* (51 pages, 2 planches, 1933) . . . 10 »
 5. ADRIAENS, L., CASTAGNE, E. et VLASSOV, S., *Contribution à l'étude histologique et chimique du Sterculia Bequaerti De Wild.* (112 pages, 2 planches, 28 fig., 1933). . . 24 »
 6. VAN NITSEN, le D^r R., *L'hygiène des travailleurs noirs dans les camps industriels du Haut-Katanga* (248 pages, 4 planches, carte et diagrammes, 1933). . . 45 »
 7. STEYAERT, R. et VRYDAGH, J., *Etude sur une maladie grave du colonnier provoquée par les piqûres d'Helopeltis* (55 pages, 32 figures, 1933) . . . 20 »
 8. DELEVOY, G., *Contribution à l'étude de la végétation forestière de la vallée de la Lukuga (Katanga septentrional)* (124 pages, 5 planches, 2 diagr., 1 carte, 1933). . . 40 »

Tome II.

1. HAUMAN, L., *Les Lobelia géants des montagnes du Congo belge* (52 pages, 6 figures, 7 planches, 1934) . . . 15 »
 2. DE WILDEMAN, E., *Remarques à propos de la forêt équatoriale congolaise* (120 p., 3 cartes hors texte, 1934) . . . 26 »
 3. HENRY, G., *Etude géologique et recherches minières dans la contrée située entre Ponthierville et le lac Kivu* (51 pages, 6 figures, 3 planches, 1934). . . 16 »
 4. DE WILDEMAN, E., *Documents pour l'étude de l'alimentation végétale de l'indigène du Congo belge* (264 pages, 1934) . . . 35 »
 5. POLINARD, E., *Constitution géologique de l'Entre-Lulua-Bushimaie, du 7° au 8° parallèle* (74 pages, 6 planches, 2 cartes, 1934). . . 22 »

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

VERHANDELINGEN

TABLE
DES MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME V.

1. De rol van den moederlijke oom in de inlandsche familie (Verhandeling bekroond in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935, 35 bladzijden, 1935); door E. P. VAN REETH.
 2. Le problème colonial du point de vue international (130 pages, 1936); par O. LOUWERS.
 3. La Société secrète des Bakhimba au Mayombe (327 pages, 8 planches, 1 carte, 1936); par le R. P. L. BITTREMIEUX.
-

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

Section des Sciences Morales et Politiques

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

Afdeeling der Staat- en Zedekundige
Wetenschappen

VERHANDELINGEN

In-8° — V — 1936

BRUXELLES

Librairie Falk fils,

GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,

22, Rue des Paroissiens, 22.

1936

INSTITUT ROYAL COLLEGE DE BRUXELLES

Section des Sciences Mathématiques et Physiques

MEMOIRES

MEMOIRE DE M. MARCEL HAYEZ

MARCEL HAYEZ, imprimeur de l'Académie royale de Belgique
Rue de Louvain, 112, Bruxelles.

VERHAANDELINGEN

1880 - 1881

BRUXELLES

chez M. HAYEZ

chez M. HAYEZ, 112, rue de Louvain, Bruxelles

chez M. HAYEZ, 112, rue de Louvain, Bruxelles

1880

LA
SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA
AU MAYOMBE

PAR

LÉO BITTREMIEUX,
MISSIONNAIRE DE SCHEUT AU CONGO BELGE,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE RÉGIONAL DE KABWE (KASAI).

—
Mémoire présenté à la séance du 15 avril 1935.
—

AVANT-PROPOS.

Les comptes rendus très élogieux qui ont accueilli la première esquisse de la présente étude (parue en 1911, sous le titre *De Geheime Sekte der Bakhimba's*, Louvain, 1911), dans les Revues de différents pays : *Dietsche Warande en Belfort*, *Biekorf*, *Anthropos* (Vienne), *Mitteilungen* (Gotha), *The American College Bulletin*, etc., ont été pour nous un réconfort et un stimulant.

Des amis zélés n'avaient pas tardé d'en entreprendre, en vue d'une plus grande diffusion dans le monde scientifique, la traduction en langue française; mais les circonstances de temps et de lieu ne leur ayant pas permis de l'achever et de la mettre au point, nous avons pu utiliser, et le fruit de leur effort, et nos propres découvertes postérieures.

S'il est vrai, comme le dit si judicieusement H. Pinard de la Boullaye ⁽¹⁾, qu'une méthode est un procédé d'investigation « qui assure la valeur du travail sans en préjuger les résultats », nous avons toute raison d'espérer qu'en remaniant et en complétant, avec le même souci d'objectivité qu'il y a vingt-cinq ans, les matériaux compulsés et présentés méthodiquement dans notre *Geheime Sekte*, nous aurons assuré la valeur et... le succès de cette édition française.

Parmi les conditions requises pour la composition d'une

(1) Dans *Le Génie des Religions*, par le baron DESCAMPS, 2^e édition. Paris, Bruxelles (A. Dewit) et Rome, 1930 (p. 489).

bonne monographie ethnologique, le baron Descamps ⁽¹⁾ énumère les suivantes, que nous aimons à souligner :

La documentation linguistique, dont l'importance est si grande, en raison du lien qui relie idiome et culture...

L'enquête approfondie sur la vie religieuse proprement dite, comprenant un effort aussi puissant que possible pour saisir la consistance de cette vie dans sa teneur, dans ses formes, dans son adaptation à la série des grands problèmes avec lesquels toute vie religieuse est aux prises. Là apparaissent comme points cardinaux de la mappemonde religieuse : le monde divin proprement dit en ses éléments monothéiste ou polythéiste, le monde des génies qui gravite autour du monde divin, le monde des mânes dans l'au-delà, et le monde humain sur la terre, avec ses notions, croyances, sentiments religieux, avec l'action religieuse proprement dite ou le culte, où se manifestent notamment les rites sacrés, les personnes sacrées, les lieux et les temps sacrés et en général toute la liturgie religieuse.

Au point de vue historique, dans le sens le plus large de ce terme, il importe de s'attacher à l'observation des moments saillants des diverses phases du phénomène religieux (histoire interne) et à la recherche des faits ou événements sous l'empire desquels s'est produit le devenir de ce phénomène (histoire externe).

Les monographies doivent être avant tout expositives, c'est-à-dire concerner la description du phénomène religieux et de son devenir dans leur teneur vraie. Ce point essentiel assuré, elles sont amenées à joindre à cette partie constitutive une partie explicative et une partie génétique, où l'on s'efforce de saisir la portée exacte et la raison d'être des faits, avec leur enchaînement ou procession. Il importe seulement, en ce qui concerne ce dernier point, de ne pas substituer des évolutions putatives à l'évolution positive.

Nous avons conscience que, pour notre part et malgré nos défauts et nos lacunes, nous avons fait œuvre durable en édifiant notre monographie, étayée, au besoin, de faits confirmatifs pris ailleurs, sur des assises telles que l'éminent Professeur les désirait : profondes et solides.

LÉO BITTREMIEUX.

(1) *O. c.*, p. 491.

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION

(NÉERLANDAISE).

Le missionnaire qui vit parmi les indigènes du Congo, qui parle leur langue, qui recueille leur vocabulaire, leurs dictons et leurs légendes, qui s'ingénie à sonder leurs us et coutumes..., se trouve en face de tout un monde : un monde vivant, aussi étrange par son aspect que mystérieux par son contenu.

S'il y regarde de plus près, s'il est stimulé par la curiosité scientifique qui veut en savoir toujours plus long, il constate bientôt que la vie de ce peuple constitue un livre original, dont les feuillets sont éparpillés un peu partout. Ce livre, il importe que le missionnaire puisse le déchiffrer; faute de quoi il lui serait impossible de connaître ses gens, de les manier et, en somme, d'avoir une vision nette de la réalité.

Après avoir, pendant un séjour prolongé parmi les Noirs, vécu avec eux et pour eux, pénétré leur cœur et leur âme, observé leur façon de penser et de sentir, il constate à quel point ces soi-disant sauvages sont férus de leur propre « culture »; il se rend compte qu'ils sont si peu sauvages et si véritablement hommes.

Sous les apparences d'une vie absolument libre, d'un humour intarissable, d'une insouciance complète au sujet de l'avenir, il découvre dans le fond de l'âme nègre une

réelle gravité, une inquiétude perpétuelle vis-à-vis de ce qui existe en dehors et au-dessus de lui dans le monde invisible des esprits, une certaine conscience de sa dépendance, quelque chose qui tient captifs son esprit et son cœur. Ainsi, les chants et les danses nègres ne décèlent pas que son attrait pour le jeu et le plaisir : le Noir chante et danse dans la souffrance et la peine, aussi bien que dans la joie... Dans le refrain harmonieux ou le cri monotone de l'indigène qui passe, solitaire, à travers la brousse ou la forêt, il faut chercher autre chose qu'un passe-temps enfantin et ridicule... Toute la vie du nègre, son activité individuelle et ses institutions sociales, tout trahit ce sentiment fondamental de dépendance.

Le Noir est intimement convaincu qu'il existe, en dehors de lui, des forces et des esprits tour à tour nuisibles ou utiles, qui peuvent à tout propos et en toutes choses lui causer gain ou dommage. En conséquence, il avisera à se les rendre favorables ou à se mettre à l'abri de leur influence néfaste. Il croit à des esprits qui sont plutôt bons, et surtout à des esprits méchants, à des forces naturelles enveloppées de mystère, aux mânes de ses parents, de ses amis, de ses ennemis... Il naît dans cette croyance; elle grandit avec lui; son cœur et sa pensée en sont imprégnés; sa langue et ses proverbes en gardent l'expression; toutes ses actions en portent le cachet.

Il sait aussi que Dieu existe : Dieu, le souverain Maître qui a tout créé, qui veille sur tout ce qui se meut, vit et croît, qui envoie la pluie ⁽¹⁾, qui donne la croissance à l'arbre de la grande forêt comme au brin d'herbe de la savane. Ce Dieu, il saura le trouver au-dessus de la sphère des esprits et des forces merveilleuses, dans ces régions

(1) A moins qu'il n'en ait confié la distribution aux bons soins de certains esprits d'ordre supérieur, qui (au Mayombe et chez les Bawoyo) semblent se confondre avec les grands *bakisi ba tsi*, les fétiches de la terre. — L. B.

ultimes où, à son avis, toute puissance créée devient impuissante, je veux dire, à l'origine des choses, à la constitution du monde et des lois qui le régissent, et au terme de la vie humaine.

Malgré cela, le nègre n'éprouve pas, ou bien faiblement, le besoin de s'adresser à Dieu. Dieu, en effet, est le souverain Maître et Il se comporte toujours comme tel. Qu'y peut-il faire, lui, simple mortel?... Au surplus, n'a-t-il pas, le pauvre, assez de peine déjà à se débrouiller avec les esprits malins et les hommes pervers engagés à leur service? N'est-ce pas assez que d'avoir sans cesse à distraire, à éloigner, ou du moins à neutraliser les influences mauvaises, en s'assurant la bienveillance et la protection des esprits protecteurs?

*
* *

Mais n'oublions pas qu'un seul homme ne peut tout dire, pour la raison élémentaire qu'il ne peut tout savoir. Le dépôt des coutumes ancestrales, comme celui de la langue et des connaissances indigènes, ne se trouve pas chez un seul homme, ni dans un seul village, ni même dans une seule région. Ces coutumes sont dispersées au loin; elles se partagent sur toute la tribu; et tout comme la langue qui a ses teintes locales et régionales, les usages et les institutions comportent des nuances variées. Au surplus, tous les individus d'une même tribu ne jouissent pas d'une égale culture intellectuelle : les uns seront mieux renseignés que les autres; tel aura appris beaucoup, aura le jugement ouvert, la compréhension ferme; il sera plus adéquat, plus précis dans ses explications; il aura la mémoire plus fidèle... que tel autre. Le langage des adultes diffère parfois considérablement de celui des jeunes gens; celui des femmes semble tout autre que celui des hommes: un esclave souvent ne s'exprime pas comme un

homme libre, etc. (1). Les hommes savent ce qui a trait aux hommes, les femmes sont versées dans les choses de leur sexe, les chefs sont forts en palabres et en politique indigène, et ainsi de suite... Toutes ces différences d'état et d'aptitude doivent être présentes à l'esprit de quiconque veut faire des recherches linguistiques ou ethnologiques.

Ces recherches demandent du temps, parfois beaucoup de temps..., et de la compétence. Car elles doivent se faire dans toutes les directions, auprès d'indigènes de toute condition et dans diverses régions. Malheureusement les distances d'une tribu à l'autre sont parfois si grandes... et c'est une tâche au-dessus des forces d'un seul homme, même s'il n'avait pas d'autre occupation, de se trouver partout, ou même d'examiner à fond *tous* les phénomènes d'ordre ethnologique dans l'endroit où il réside. Les nègres, de leur côté, n'ont jusqu'à présent investi personne de la charge de conservateur des institutions et traditions ancestrales; personne non plus n'a reçu ordre de les recueillir. Chacun sait quelque chose, mais nul n'en connaît l'ensemble.

Le Noir s'aperçoit très bien que les étrangers ne partagent pas sa manière de voir; il sait que d'autres tribus ont une autre tournure d'esprit, une autre manière de faire. Mais il n'en est pas gêné pour autant : ces autres ont d'autres aïeux, un autre pays, d'autres forêts, d'autres fleuves, d'autres montagnes, d'autres prairies, d'autres cultures. Il importe, selon lui, que chacun connaisse ce qu'il a en propre, ce que sa tribu a de particulier, et que les traditions propres soient fidèlement gardées, partout et tou-

(1) Ces différences s'expliquent par la différence d'origine et de caste (exogamie, esclavage...) et surtout, à mon avis, par la différence des matières traitées habituellement par telle ou telle catégorie de personnes. D'autre part, les indigènes qui n'ont guère ou pas de relations avec les Blancs ou d'autres étrangers, comme c'est le cas pour les femmes dans les villages de l'intérieur, gardent naturellement leur parler plus pur, font un usage plus fréquent d'onomatopées, etc. — L. B.

jours. Prise dans son ensemble, chaque tribu conserve son « histoire », ses traditions, ses coutumes, ses institutions, chaque membre de la tribu n'en conserve que des fragments.

On a souvent remarqué que le Noir est porté à laisser aux étrangers leurs propres usages, leurs opinions, leurs idées, leur morale et leur religion. Cette disposition est la résultante de cette vie à part soi qui caractérise le nègre. De là aussi, cet air mystérieux et cette réserve extrême qu'il met à communiquer à l'étranger son propre sentiment, ses pensées intimes. Il ne se soucie guère de connaître les secrets de la vie du Blanc. Sa maxime à lui c'est que l'Européen reste blanc, le nègre noir; que chacun garde sa manière et reste fidèle à son caractère national. C'est encore dans cette considération que nous trouvons la raison dernière de la vive répugnance que ressent le Noir à révéler aux étrangers ses usages et traditions : il ne conçoit pas comment ni pourquoi un autre puisse s'intéresser à ses conceptions et à ses sentiments à lui; il ne parlera pas avant d'avoir certaines garanties, et notamment, s'il remarque que le Blanc qui l'interroge parle facilement sa langue, qu'il a su présumer ou découvrir adroitement plusieurs des coutumes indigènes; alors oui, ce nègre, si réservé il y a un instant, s'épanouit comme une fleur; alors, on le sent, il est tout fier de se faire connaître comme il est en réalité.

*
* *

Je prie le lecteur de prendre en considération ces quelques remarques préliminaires, s'il veut juger et apprécier ce travail sur la *Secte des Bakhimba*. L'auteur, le Père Léo Bittremieux, a travaillé pendant six ans au Mayombe. Il résida d'abord à Moll-Sainte-Marie (*Kangu*) et parcourut en tous sens le vaste territoire attribué à ce poste. Il s'est appliqué avec ardeur à l'étude de la langue et des coutu-

mes du pays. Il fonda ensuite la mission de *Vaku*, située près de la *Lukula*. Fort de sa connaissance de la langue, il voulut tout voir et scruter le fond des phénomènes qu'il lui était donné d'observer. Sa plume, au service d'une érudition sérieuse et appuyée sur une étude approfondie, rend exactement le résultat de ses investigations. Ce livre, à la vérité, n'est qu'une contribution à un problème intéressant; mais c'est une contribution qui dépasse tout ce qui a été publié sur la matière jusqu'à ce jour.

(M^{gr}) AUG. DE CLERCQ

Scheut, le 1^{er} avril 1911.

LA
SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA
AU MAYOMBE

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Le mystère; les « mystères » religieux. — Les « Bakimba » du Bas-Congo. — L'histoire de nos « Bakhimba » du Mayombe. — Les méthodes d'investigation. — Le Bas-« Congo » et le « Mayombe ». — Institutions non-khimba : « nzo kumbi », eunuques, « badunga ». — Avertissement.

Tout comme le danger, l'inconnu exerce sur l'homme une étrange fascination... Qui dit inconnu, secret, mystère, dit ignorance : ce sont autant de concepts négatifs. Mais l'homme, étant né curieux, veut à tout prix sonder les replis de l'inconnu. Le mystère a quelque chose de l'infini. Or l'attraction de l'infini est invincible, et l'intérêt qu'inspire le mystère peut se réduire, en dernière analyse, aux mêmes profondes aspirations.

Pour l'Européen, la vie du nègre, sa vie matérielle, mais surtout sa vie intellectuelle, domestique et sociale était, ou est encore, un livre fermé. Et dans cette vie, dans ce monde nègre, il existe pour le Noir lui-même des secrets dont il n'a pas la clé : ce sont avant tout les secrets organisés, les « mysteria », les sectes secrètes.

Les dieux et les déesses de l'antiquité avaient leurs

« mystères ». Citons, par exemple, les mystères de Cybèle : ses adeptes se blanchissaient le visage et se promenaient ainsi par les rues de Carthage ⁽¹⁾; l'initiation au culte de Mithra est célèbre : les épreuves y étaient particulièrement pénibles... L'Europe et le Nouveau Monde ont leur franc-maçonnerie. Des Boxers et autres sectes ont mis à feu et à sang les empires de l'Extrême-Orient et ont renversé les trônes. Et, s'il est vrai que les « sauvages » n'en sont pas encore là, il ne manque cependant pas de sectes ni en Afrique ni en Océanie : il est indubitable que ces institutions méritent la studieuse attention tant des autorités civiles que des missionnaires.

H. Galland ⁽²⁾ cite : l'*Okukue*, pour hommes, et le *Ndjembe*, pour femmes, chez les Mponge du Gabon; le *Muiri*, chez les Bayaka; le *Ngangura*, chez les Banda et les Mandjia; puis chez les Bakongo : le *Nkimba* pour hommes, le *Ndembo* pour hommes et femmes, enfin le *Nhita* et le *Nlunda* « surtout en territoire belge ». Ajoutons-y le *Ngola*, chez les Basolongo du côté portugais : la société du « serpent », dit-on, « qui parle toutes les langues, et qui révèle les choses les plus cachées ». Le P. Van Wing S. J., missionnaire à Kisantu, étudia le *Kimpassi*, correspondant à notre *Khimba* ⁽³⁾.

On se rappelle les menées de la secte protestante des illuminés, qui, il y a une dizaine d'années, prêchaient la désobéissance civile, surtout dans le Bas-Congo, et s'apprêtaient à jeter l'Européen à la porte. Leur grand voyant, *Kibangu*, et bon nombre de ses adhérents ont été déportés... Et plus récemment nous avons eu la révolte au Luangu, déclenchée par un féticheur influent ⁽⁴⁾.

*
* *

(1) Au dire de SAINT AUGUSTIN, dans *De Civitate Dei*, l. VII.

(2) *Lexique Français-Kikongo*. Bordeaux, 1914.

(3) De Geheime Sekte van 't Kimpassi. (*Congo-Bibliothek*, Goemaere, Brussel, 1920.)

(4) Voir Annexe I.

Les « Bakimba » du Bas-Congo.

Le Bas-Congo est le pays classique des *Bakhimba*. Le R. P. De Cleene, missionnaire de Scheut, les trouva au Mayombe ⁽¹⁾; le R. P. Goedleven, rédemptoriste, et d'autres les signalèrent à Kionzo, au Nord de Matadi ⁽²⁾. D'autres enfin (avant H. Galland et le P. Van Wing) reconnurent les *Bakhimba*, ou des associations similaires, dans la région des Cataractes et au delà.

Le monde scientifique s'émut de ces découvertes. On compulsu les documents; on recueillit les diverses données... Qu'était-ce donc que cette institution mystérieuse des *Bakhimba*?... Une association de secours mutuel? Une réunion politique, religieuse ou superstitieuse?... S'appuyant sur des renseignements incertains, souvent discutables et nécessairement incomplets, des savants se mirent à édifier les hypothèses les plus bizarres, à formuler les explications les plus variées. Ainsi, un auteur, qui avait appris différents noms des *membres* de la secte, n'eut rien de plus pressé que de proclamer qu'il avait découvert autant de sectes différentes.

Bientôt parut la brochure de M. E. De Jonghe ⁽³⁾, qui rassembla consciencieusement toutes les sources connues et les soumit à une analyse perspicace. Cependant ce travail ne pouvait être définitif, vu l'incertitude des données et l'apriorisme de certaines assertions. Nous y reviendrons.

Nos « Bakimba ».

Dès le début de mon premier séjour au Mayombe, je n'eus pas de peine à constater combien la pratique du

(1) *Missions en Chine et au Congo*, 1904, pp. 209-214. — *La Belgique coloniale*, 1904, pp. 581 A-582 B. — *Le Congo*, I (1904), n° 49, p. 6; n° 51, pp. 5 et 6.

(2) *Mouvement antiesclavagiste*, XV (1903) : « Le Noviciat des Féticheurs », pp. 5-11. — R. P. A. DE LODDER, *Bakimbas te Kionzo*, dans *Onze Kongo* (rue des Moutons, 153, Louvain), III, pp. 352-359; IV, pp. 71 et suiv.

(3) *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo*, Bruxelles, 1907. Extrait de la *Revue des Questions scientifiques*.

Khimba était courante aux environs de Kangu. En effet, la plupart des jeunes gens et des adultes portaient un nom khimba. Or ma première étude, datant de ce temps-là, était consacrée aux « Noms Mayombe » (1)... Les non-initiés me racontèrent toutes sortes d'histoires au sujet des « hommes blancs »; les initiés, de leurs danses étranges, des supplices qu'ils avaient à subir etc... Je consultai *Makuala*, puis *Lusala*. *Tsakala*, lui aussi, me fournit quelques renseignements. J'étais sur la voie... Au prix d'un « matabiche », cadeau alléchant, *Matundu*, ouvrier maçon de la mission, me vendrait son secret : il m'apprendrait la langue occulte, le latin, ou plutôt « le français » (comme disaient les non-initiés) des Bakhimba. Seulement *Matundu* baragouinait des choses impossibles, comme *tsàfara* et *buó tsyorr!* dont je ne comprenais pas un traître mot, avec tout mon bagage de kiyombe! Pour comble d'infortune, il refusa de traduire. Cela était pour lui la mort, assurément : les esprits et les compagnons vengeraient cruellement pareille félonie!

Plus tard, j'eus un boy très intelligent, nommé *Lutete*. Celui-ci se riait de ses congénères qui se faisaient scrupule de révéler le secret. Je lui dois une foule d'informations. Au cours de mes voyages, je trouvai l'occasion de m'aboucher avec des Bakhimba, d'anciens Bakhimba, des maîtres ès *makhimba*..., de voir leurs fétiches, et, le connu me servant à élucider l'inconnu, je pus recueillir des gerbes assez fournies. J'eus l'heur d'attraper l'oiseau dans son nid, à *Tsinga Masisa* et ailleurs (2). Des néophytes et des catéchumènes me contèrent des épisodes entiers de leur vie dans la secte. Je réussis même à faire causer le *ntenda*, mystagogue de Khele et croyant que j'étais déjà au courant de tout, qu'il ne me manquait que quelques explications supplémentaires, le brave homme

(1) *Mayombsche Namen* (overdruk uit *Onze Kongo*), Louvain, 1912. — Nouvelle édition, Louvain, 1934.

(2) Voir Planche II.

se mit à réciter les *zimvila*, formules sacrées, et m'apprit les divers tabous et prescriptions de la secte...

Voilà l'histoire de ce livre. Ce que j'y ai consigné n'est pas une découverte dont je puisse m'enorgueillir : c'est à mes informateurs Noirs que j'en suis redevable.

Les méthodes d'investigation.

Les révélations des premiers explorateurs de l'Afrique Centrale, l'œuvre gigantesque des hardis pionniers de la civilisation, la volonté tenace d'un Roi prudent et sage, la reprise enfin de l'Etat Indépendant du Congo par la Belgique ont attiré l'attention de l'univers entier sur notre grande colonie et sur les peuplades qui l'habitent : le commerce et l'industrie y trouvent de nouveaux débouchés; la science et la religion y trouvent un nouvel et immense champ à défricher... Mais, à mon humble avis, les recherches scientifiques faites sur les « primitifs » ont souvent été très mal conduites. Aussi n'offraient-elles guère de matériaux solides et durables. Cela est dû à plusieurs causes :

Maint savant se laisse traîner à la remorque de ses préjugés religieux ou philosophiques. Quand je lis toutes les insanités que Frobenius et Schurtz, par exemple, croient pouvoir mettre sur le compte de nos nègres, je ne sais vraiment qui d'entre eux est le plus à plaindre, des savants ou des Noirs!

D'autres chercheurs ne connaissent pas la langue, les usages, le caractère des indigènes. La plupart des agents Blancs au Congo ont une confiance aveugle dans leur interprète; on parle un congolais factice, qui ferait mauvaise figure à côté des bribes de français ramassées par nos miliciens flamands au cours de leurs quelques mois de caserne. Dès lors, les boys et les capitas peuvent faire accroire les sornettes les plus fantastiques à qui ne sait contrôler ce qu'on lui dit.

Enfin, il y a des théoriciens, qui font preuve d'un zèle,

très louable d'ailleurs, à collationner des données ethnographiques de toute provenance, mais qui semblent manquer de discernement pour juger de leur authenticité et de leur valeur scientifique. Or, comme le disait naguère encore P. Rijckmans (1), « dans la masse des écrits consacrés aux coutumes des non-civilisés, beaucoup ne valent absolument rien, ne sont que les racontars de témoins qui n'ont pas compris ».

Nous croyons, pour notre part, avoir échappé à ces écueils. Nous rendons compte des faits comme nous les connaissons, sans aucune pensée de derrière la tête, sans tendance à priori, persuadés qu'un savant sérieux ne peut récuser un livre émanant d'un catholique parce que l'auteur est catholique. Catholiques, nous savons que notre religion est la vraie et qu'une autre VÉRITÉ ne viendra jamais l'ébranler. *Veritas Domini manet in aeternum*.

Notre vie se passe parmi les indigènes et l'exercice même de nos fonctions apostoliques nous donne l'occasion, nous impose l'obligation de nous assimiler la langue et d'apprendre à connaître les mœurs de ceux que nous évangélisons.

Tous les détails qui suivront ont été recueillis au Mayombe (et ailleurs) de la bouche d'initiés à la secte ou d'anciens Bakhimba; la plupart des données ont été confirmées par plusieurs personnes, et parfois nous avons pu les contrôler de nos propres yeux. Ce n'est pas un seul, c'est une bonne douzaine, disons plutôt une bonne vingtaine d'indigènes bien renseignés, consultés en des endroits différents et en des circonstances favorables, qui nous ont fourni la matière de cette monographie.

Le Bas « Kongo » et le « Mayombe ».

Nous parlons des Bakhimba principalement de cette partie du Bas-Congo qu'on appelle communément le Mayombe.

(1) *Dominer pour servir* (p. 138), Bruxelles, Dewit, 1931.

Le Bas-Congo, ou le pays qui s'étend des deux côtés du cours inférieur du fleuve appelé (à tort) « Congo », est habité par diverses tribus de « Bakongo ». Ce *ba-*, préfixe pluriel de la classe personnelle, n'a rien à voir ni avec le Bas, ni avec le Haut-Congo. *Kongo* (*Dikongo*) est le pays; *Nkongo* (< *Mukongo*), plur. *Bakongo*, les habitants; *Kongo* (*Kikongo*) est la langue de « Kongo ».

Le « Mayombe », qui antérieurement désignait l'intérieur, le Nord par rapport à Boma, l'Est par rapport à la région côtière, comprend aujourd'hui toute la partie du Bas-Congo, de plus en plus montagneuse et forestière à mesure qu'on se dirige vers le Nord, située entre le Manianga et Kabinda. Mais, tandis que les peuplades du Sud et de l'Est *Bakongo ba Mboma*, *Basolongo*, et *Bawoyo*, ne se diront jamais « Bayombe », les Portugais et les Français du Luangu parlent de leur Mayombe tout comme nous. C'est que le « Mayombe », ni dans le sens primitif, ni dans le sens large moderne, ne correspond nullement à nos limites politiques et n'a jamais eu, du reste, des limites précises.

La population du *Mayombe*, les *Bayombe* (sing. *Nyombe*) ou *hasi Mayombe* (sing. *musi Mayombe*), est assez hétérogène. Elle se rattache aux Bakongo de l'ancien royaume du Kongo; soit par les *Basundi* venus du Manianga par le Luangu (français), soit par une des huit autres tribus qui ont passé le Zaïre (du congolais *Nzadi*) en aval de Matadi, à une époque antérieure à la christianisation du Congo portugais (1). Au Sud-Est, les frontières, conventionnelles plutôt qu'ethnographiques, de *Kakongo*

(1) Les anciens distinguent ces neuf tribus (*zimvila*, ou *zingudi*, mères) d'après les noms des neuf chefs: *Ntinu* (Roi) Makaba qui départageait (*kaba*) les régions; *Phudi Nzinga*, père de tous les *Vaku*; *Makhuku i Ntinu*; *Manianga Nakongo*; *Numbu Nzinga*; *Ngimbi i Khota*; *Nanga Nakongo*; *Mboma Nakongo*; *Mbenza Nakongo*. (Voir notre étude *Mayomb-sche Namen*: « Hoofdmansnamen ».)

se sont peu à peu effacées, tandis qu'à l'Ouest l'élément prédominant semble être d'origine Kabinda : *Bawoyo* (sing. *Mwoyo*).

Les Bakongo du Mayombe qui ont gardé le plus fidèlement les traditions touchant leur immigration, c'est-à-dire les tribus du Sud-Est; disons : depuis les *Bavungana* de Kangu et des environs vers et jusque Boma et Matadi, ceux-là ont également le mieux gardé l'usage du Khimba. Les *Basundi* occidentaux n'ont pas conservé le pur Khimba: ainsi, ils ne prennent pas un nouveau nom (ce qui pourtant est de rigueur dans la secte authentique) et ne portent à la danse que des grelots en cuivre, au lieu des *zitsalala* traditionnels, capsules de l'arbre *nsalala* (1). C'est dans ce secteur, qui représente à peu près le quart de notre Mayombe, que nous avons trouvé la plupart des éléments compilés dans la présente étude. — En outre, dans cette édition française, nous nous permettrons de temps à autre une incursion en territoire portugais, chez les *Basolongo* de l'antique Soyo : ce que nous marquerons à chaque fois par un tiret. — Pour ce qui est de nos voisins du Nord, nous nous contenterons de citer (plus loin) un auteur néerlandais du XVII^e siècle, qui nous a laissé une page remarquable sur les Bakhimba de son temps dans le royaume de Luangu (ainsi que sur une société analogue en Guinée) (2).

Autant que la chose était possible, nous avons recherché les règles et les usages primitifs de la secte. Nous noterons cependant aussi, s'il y a lieu, en quoi les idées peuvent avoir évolué, et comment la discipline, de-ci de-là, a perdu sa rigueur première.

(1) Voir les chapitres respectifs sur les Noms et sur le Costume des Bakhimba. Tous les objets qui sont reproduits sur les planches de ce livre ont été envoyés au Musée colonial de l'Université de Louvain, excepté les tambours *ndembo*.

(2) *Naukeurige Beschryvinge der Afrikaensche Gewesten...*, door Dr O. DAPPER. Bij Jacob van Meurs, op de Keyzersgracht, A^o M.DC.LXVIII.

Institutions non-khimba : nzo kumbi; eunuques; badunga.

Il ne sera donc pas question ici de la *nzo kumbi*, la case où une ou plusieurs filles nubiles, peintes en *tukula*, poudre rouge, font une espèce de noviciat avant le mariage, comme c'est la coutume au Mayombe et chez les Bawoyo; ni de la *nzo theko*, la petite hutte à l'écart, dans laquelle se retirent les femmes qui ont les règles; ni des féticheurs du *Lemba*, esprit gardien de la paix matrimoniale; ni du « Ndembo » ⁽¹⁾, société secrète (citée plus haut), totalement inconnue ici; ni des eunuques, comme Johnston en a découverts entre Manianga et Sangila, et... comme un certain *Matsiasa Ndolo*, de Kangu, en a vu au cours d'un voyage chez les *Basundi* de Manianga, où il fit la connaissance des *basi Kintiemuna*, les « hommes éveillés » (de *tiemuna*, ouvrir [les yeux], être éveillé). Ces *Basundi*, disait-il, redoutés pour leurs mœurs anthropophages, s'arrachent les cils pour ne pas s'endormir : succomber au sommeil est un crime passible de mort. S'ils parlent de « manger du porc », ils ont en vue un festin de chair humaine. Ce ne fut qu'à grand'peine que *Matsiasa* échappa à leur cruauté : il s'évada de sa hutte pendant la nuit; avant l'aurore il avait déjà dépassé plusieurs villages et put ainsi regagner son village; une femme fut mangée à sa place. Il avait vu les « eunuques » esclaves et prisonniers des *basi Kintiemuna* : c'étaient des malheureux qu'on engraisait comme du bétail et qui étaient destinés à faire les frais de copieux et infâmes repas.

Chez les Bawoyo, de Kabinda, on ne connaît les Bakhimba que d'ouï-dire. En revanche, ils ont, ou avaient,

(1) Le « *ndembo* (*zindembo*) », au Mayombe, est un grand tambour sphérique, en bois, que l'on bat seulement à l'occasion de la mort du chef (dans quelques régions de l'Est), ou pour rassembler les chefs, lorsqu'un meurtre s'est commis dans le pays. (V. pl. IV.)

Ndembo, chez le P. VAN WING, o. c., p. 10, est synonyme de lieu d'épreuve du *Kimpasi* (donc notre *khozo*); de là le *Kimpasi* même, ou le *Fua-Kongo* (notre *Khimba*).

jusqu'en ces derniers temps, des groupes plus ou moins importants de *Badunga*, hommes masqués et vêtus de feuilles sèches de bananier, que nous avons décrits ailleurs ⁽¹⁾. Le Rev. Dennett en a découvert, avant nous ⁽²⁾, chez les *Bavili* de Luangu, apparentés à nos Bawoyo. Il les appelle *Badungo* « who are the king's policemen, and were chiefly used by him as detectives to deter his people from committing acts of immorality ». Dans la région de Muanda on n'en trouve plus que quelques vestiges.

Avertissement.

Notre travail a été singulièrement facilité par la consciencieuse étude de M. Ed. De Jonghe, professeur à l'École coloniale de l'Université de Louvain. Son étude sur les Sociétés secrètes est une œuvre d'érudition sûre et prudente. C'est lui qui sera notre guide. Lui-même déclare dans son introduction : « Si ce travail n'avait d'autre résultat que de montrer les lacunes de nos documents ethnographiques et de provoquer la communication de renseignements complémentaires, nous estimerions nos efforts largement récompensés ». Puissions-nous avoir contribué à combler ces lacunes!

Nous traiterons successivement les questions suivantes : la dénomination du Khimba; l'admission dans la secte, temps et durée des épreuves; le lieu des épreuves; les cérémonies d'entrée; les noms des adeptes; les déformations artificielles; le costume; éducation, instruction; la danse khimba; la langue occulte; croyances aux esprits et magie; prescriptions et interdictions; les cérémonies de sortie; après l'initiation. En annexe nous parlerons des *Mani* et d'autres confréries, et pour finir, de l'Arc-en-ciel dans la Légende.

Pour tout ce qui concerne la bibliographie, en dehors

(1) Voir *Mayombsche Namen* (nouvelle édition) : « Dansnamen ».

(2) *At the Back of the Black Man's Mind* (p. 132), Londres, Macmillan, 1906.

des sources citées au bas des pages, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Ed. De Jonghe. Ajoutons-y, pour être plus complet :

Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*. Paris, Beauchesne, 1909, pp. 283, 335. — R. P. COLLE, *Confréries indigènes en Urua : Secte du Bulungu* (BULLETIN DES MISSIONS DES PÈRES BLANCS, 1907, pp. 142-150, 175-178; 1908, pp. 136-148); *Secte du Bukabo (Nkimba)*, 1908, pp. 199-207; 230-236; 268-273. — DELEVAL, *Les Tribus Kavati du Mayombe* (REVUE CONGOL., 1913, pp. 258-260). — L. BITTREMIEUX, *La Société secrète des Bakhimba* (extrait de notre 1^{re} édition, dans la REVUE CONGOL., 1911, pp. 162-169).

Les *Annales du Musée du Congo* consacrent quelques pages au Khimba, mais le travail de M. E. DE JONGHE, plus fouillé et mieux documenté, les a mises hors d'usage.

Nous avons donc pu utiliser les ouvrages et articles parus sur le sujet qui nous occupe. Cette monographie pourtant n'est pas un agglomérat de ce qui a été dit ailleurs. Bien au contraire. Maints détails inédits, puisés à la source première, nous mettent à même de contredire certaines affirmations de nos prédécesseurs, sans crainte d'être contredit à notre tour.

On trouvera peut-être que notre étude est « trop spéciale ». Mais c'est là tout juste ce que nous voulions. N'est-ce pas la multiplication des monographies qui doit rendre possible une étude d'ensemble véritablement scientifique?

M. De Jonghe a donné à son étude le titre de « Sociétés secrètes au Bas-Congo », de préférence à d'autres qui préjugent la question débattue. Il ajoute à bon droit : « encore faut-il qu'une surproduction d'hypothèses ne fasse pas perdre de vue le soin du détail et de la réalité » (1). Précieux conseil qui trop souvent est oublié!... Ramassons soigneusement les épis avant de lier les gerbes... Au fait, que savons-nous, dans l'état actuel de la science, de l'homme soi-disant primitif et de sa psychologie? Il sera

(1) *O. c.*, p. 4.

donc prudent de ne nous inféoder à aucun système préconçu. Aussi, si nous nous servons des termes : « secte, adeptes, idole, enchanteur », etc., c'est pour nous conformer à l'usage reçu, et non pour juger en dernier ressort la nature intime des choses. On ne sera jamais trop précis, trop exact dans les termes employés. C'est la raison pour laquelle nous n'aimons pas traduire les termes indigènes. Nous préférons les paraphraser d'après les explications des indigènes eux-mêmes, et de nous servir des mots « barbares » usités par les Noirs, plutôt que d'exposer le lecteur aux conceptions fausses et erronées qu'engendrent presque inévitablement les traductions. Jusqu'ici on s'est tiré d'affaire avec les « mauvais esprits », les « bons esprits », les « fantômes » ou les « revenants » ; mais tous ces concepts-là sont étrangers à nos Noirs réels, vivants, pensants et parlants... Qu'on n'attache pas trop d'importance non plus à des formules comme les suivantes : « Secte secrète, Société, Ecole », etc., mais qu'on en cherche la véritable signification dans les chapitres qui en traitent plus longuement.

Enfin, nous espérons que cet ouvrage aidera quelque peu à faire connaître plus exactement la vie du Noir. Nous ne nous le dissimulons guère : beaucoup de choses ne seront pas absolument claires à la première lecture, mais nous aimons à nous persuader que toutes les difficultés seront levées, dans la mesure du possible, si le lecteur veut prendre patience et lire attentivement jusqu'au bout.

CHAPITRE II.

DENOMINATIONS.

Khimba, bakhimba et synonymes; « zunga », « balula »...
Orthographe.

La dénomination la plus commune des membres de notre Société secrète, dans les limites tracées plus haut, est celle de *bakhimba*. Le substantif *khimba*, comme *thangu*, soleil, *phidi*, hotte, *pfumu*, chef, *tsusu*, poule, *ndoki*, ensorceleur, *mbote*, bon(té, *nganga*, féticheur, *nzo*, maison... appartient à la classe préfixale *n- zin-*.

Une petite digression linguistique trouve ici sa place. La nasale dure *m* ou *n* (d'après les cas) < *mu* est celle du préfixe singulier des classes nominales *mu- ba-* et *mu-mi-*, et du pronom personnel (de la classe personnelle) singulier, comme complètement infixé.

Elle n'a aucune influence phonétique sur la consonne qui suit : par exemple

mvika < *muvika*, esclave, pl. *bavika*,
nkazi < *mukazi*, épouse, pl. *bakazi*,
nlangu < *mulangu*, eau, pl. *minlangu*,
ndimvonda (*m* < *mu*), je l'ai tué.

La nasale douce *n* < *ni* joue un grand rôle dans la grammaire congolaise, spécialement en kiyombe. C'est la nasale des classes *n- zi(n-* et *lu- zi(n-*, ainsi que de la plupart des noms à double préfixe, et du pronom préfixe ou infixé de la première personne du singulier. Elle donne lieu à une série de changements phonétiques, dont voici les principaux :

ni + k = kh, p. ex. . . *khimba*, radical *kimba*,
dikhapa, robe des Bakhimba;

$ni + t = th$	<i>thangu</i> , radical <i>tangu</i> , <i>luthata</i> , fidélité;
$ni + p$ ou $v = ph$. . .	<i>phidi</i> , radical <i>vidi</i> , <i>vili</i> , <i>buphovi</i> , qualité d'avocat (<i>phovi</i>);
$ni + f = pf$	<i>pfumu</i> , radical <i>fumu</i> , <i>kipfumu</i> , dignité de chef;
$ni + s = ts$	<i>tsusu</i> , radical <i>susu</i> , <i>kitsuisulu</i> , ombre;
$ni + l = nd$	<i>ndoki</i> , radical <i>loki</i> , <i>kindoki</i> , sorcellerie;
$ni + m = mb$	<i>mbuene</i> , je voyais (parfait de <i>mona</i>), <i>bambuene</i> , ils me voyaient (parf. de voir);
$ni + n = nd$	<i>bandàta</i> , qu'ils me portent (<i>nata</i> , porter). etc...

En outre, tandis que la nasale *mu* attire sur elle-même l'accent dynamique du mot (excepté devant *s* ou *f*), la nasale *ni* renforce l'accent de la consonne suivante, même si celle-ci est devenue la première, comme c'est le cas avec l'aspiration.

La forme pronominale du préfixe *mu-* ou *m*, $n < mu$ est *u*; celle du préfixe $n < ni$ est *i* (ou *yi*). — Pour les autres préfixes nominaux, c'est le préfixe entier d'après la classe respective : *ba-*, *mi-*, *zi-*, *lu-*, *di-*, *bu-*, etc.

Ces règles, absolues en *kiyombe* (sauf le changement phonétique $ni + v =$ parfois *mv*), valent également, en une grande partie, pour les autres dialectes *kikongo*, par exemple l'aspiration *kh*, *th*, *ph*, sous l'influence de $n < ni$, même si le *n* initial est conservé : *nkhimba* en *kisolongo*; ailleurs l'aspirée de *ph* devient même très forte et tend à supplanter le *p*.

A noter aussi : le préfixe *ba-*, pluriel de la classe personnelle, qui souvent s'emploie « abusivement » pour des substantifs d'autres classes : *khimba*, plur. *zikhimba*, ou bien *bakhimba*; *ndoki*, pl. *zindoki*, ou *bandoki*; *nganga*, féticheur, pl. *zi-* ou *banganga*; *ditoko*, jeune homme, pl. *bamatoko*...

Pour ce qui regarde le sens étymologique du mot

« khimba », on peut y voir un dérivé du verbe *kimba*, *kimba moyo*, être courageux, vaillant de cœur. En effet, « *kukimbidi ko moyo*, dit-on, *buna kuzungu ko*, si tu n'as pas de courage, tu ne deviens jamais khimba ».

Comme synonyme et titre honorifique on dit aussi : *mbuangu* plur. *zimbuangu* ou *bambuangu*, c'est-à-dire *mbuangu zi Mbumba*, les bakhimba du serpent que nous appelons Arc-en-ciel. (V. plus loin.) En langue occulte des Bakhimba, même parfois en kiyombe usuel, on dit : *mbuamvi*, *zimbuamvi*.

Mbuamvi lutyufu, plur. *mbuamvi zi lutyufu*, est l'appellation réservée à tout candidat de la secte qui est trouvé inapte, ne vient pas à bout des épreuves et est dispensé des exercices ultérieurs. Cette épithète, *-tyufu* ou *-tyuf'* appartient en propre au kikhimba et... au Kasai, où elle s'emploie adjectivement et exprime, en pur kiluba, une qualité négative, une déficience, par exemple *bianza bilufu* (avec *u* bref et *f* bilabiale fricative); les deux mains vides; *munzubu mutufu*, dans la maison où il n'y a rien; *muntu wa fatufu*, un homme qui n'est pas d'ici, n'y connaît rien, qui ne vaut rien.

Les Bakhimba se nomment entre eux : *Mbuamvi*, variante *Tsipuamvi* ou *Tsiphuamvi*, par exemple *Mbuamvi Lutefe*, Camarade Lutete.

Nluangu, plur. *baluangu*, en langue occulte *nluamvu*, *buluamvu*, *baruamvu*, est un autre nom des adeptes. Il fait allusion à la terre blanche (*nluangu* = *phezo*) dont ils se couvrent tout le corps, et aussi à leur double fétiche *Thafu Maluangu*, représentant *Mbumba Luangu*, l'Arc-en-ciel.

D'après la conviction générale, au Bas-Congo et ailleurs, *Mbumba Luangu* est un serpent gigantesque qui sort de l'eau, grimpe sur les arbres et s'élance dans les airs, pour aller se baigner plus loin dans une autre eau. C'est bien

cet Arc-en-ciel, qui paraît être l'objet médiat du culte fétichiste chez les Bakhimba (1).

Khimba (ki-) *Mbumba* (ki-), ou encore *Luangu* (ki-), s'emploie collectivement pour : l'institution des Bakhimba.

De même le substantif verbal *zungu* (ki-), de *zunga*. *Zunga* ne signifie pas « isoler », comme nous l'avions cru d'abord nous-même, mais : faire rond, faire tourner..., à peu près *zietumuna*, faire tourner les adeptes (rond-slingeren; *zietumuka*, rondzwirrelen), une des épreuves que doivent subir les candidats-bakhimba lors de la cérémonie d'admission. De là *zunga* : enrôler dans la secte; *zungisa* : faire enrôler; passif *zungu*, subir l'épreuve, et *zungu* (ki-), le (ki)khimba.

Les Bakhimba s'appellent aussi : *bazungulu*, *bazungu*, ceux qui ont subi l'épreuve, qui appartiennent à la secte.

Balula (verbe) : changer, renouveler. Le premier jour a lieu cette « rénovation » des candidats et leurs noms sont « changés ».

Siotubuka (verbe) désigne la cérémonie de clôture, lorsque les Bakhimba sont frappés de verges et lavés dans la rivière.

Divuala, ou *khozo*, est l'endroit plus ou moins caché dans la forêt, le camp habité par les Bakhimba pendant tout le temps des épreuves. De même, les féticheurs et les chefs font leur noviciat dans un divuala.

Toutes ces notions seront longuement expliquées dans la suite (2).

Orthographe.

Il nous reste à dire un mot sur notre orthographe congolaise.

(1) Voir à ce sujet les chapitres relatifs à la Croyance aux esprits, et l'Annexe II.

(2) Cf. P. DE LODDER, *Onze Kongo*, 3^e année, p. 354.

Voir aussi notre *Mayombsch Idioticon*, « Erasmus », Gand, 1923. Le volume III (Bibliothèque Congo, Bruxelles) est épuisé.

Nous suivons l'alphabet « Anthropos », simplifié (1).

Les VOYELLES, longues ou brèves, sont au nombre de cinq : *a* (pur), *e* (français è), *i*, *o*, *u* (fr. *ou*).

Les diphtongues sont : *au* et *ou*;

en outre : *ia*, *ie*, *io*, *iu*, (*i* assyllabique)

ua, *ue*, *ui*, *uo*, (*u* »)

et les triphongues : *iau* et *uau* (*i u* »)

-*andi* dans *nyandi*, lui, elle, *yandi*, avec lui..., *wandi* (un homme) de lui, etc., se prononce *a* (presque *e* dans le néerlandais *vent*).

Les voyelles finales sont «murmurées».

LES CONSONNES SONT :

b, bilabiale sonore;

d, postdentale sonore;

f, dentilabiale fricative sourde;

g, pré-gutturale sonore (toujours combinée avec la nasale : *ng*);

h, aspirée légère : dans *kh*, *th*, *ph*;

k, pré-gutturale sourde;

l, postlatérale;

m, nasale bilabiale;

n, nasale postdentale;

p, bilabiale sourde;

s, dentilabiale fricative sourde;

t, postdentale sourde;

v, dentilabiale fricative sonore;

w, bilabiale fricative sonore;

y, palatale fricative sonore;

z, postdentale fricative sonore.

Ajoutons-y :

n, nasale gutturale, que nous écrivons *m*, dans

(1) Cf. *Grammaire du Kiyombe*, par le R. P. L. DE CLERCQ. Biblioth. Congo, Bruxelles.

quelques mots seulement, devant *w* ou *u*, par exemple, *mwi*, entendeur, au lieu de *nui*;

n, nasale palatale, que nous écrivons *ny*;

pf, dentilabiale africative sourde;

ts, postdentale africative sourde.

Les nasales, bilabiale et postdentale, peuvent être longues : *m*, *n*, par suite de leur combinaison avec la nasale *mu* ou la nasale *na* (dans la conjugaison du verbe) : *ndikūmona*, pour *ndikummona*, je le vois (*m*, pronom infixé); *banāta*, pour *bannata*, ils portent (*n* < *na*, copulatif verbal).

La nasale simple ne se trouve que dans les combinaisons *ng*, *nd*, *mb*, *nz*, dans le radical du mot. Elle nasalise légèrement la voyelle précédente : *tanga*, compter; *landa*, aller chercher; *kamba*, dire: *banza*, penser.

Accents.

L'accent principal, en règle générale, tombe sur la première syllabe du radical : il renforce la consonne de cette syllabe et attire l'accent quantitatif (de temps) sur la voyelle qui suit : *Lumbu*, jour; *diBakala*, homme (1. vir); *nZambi*, Dieu.

L'accent musical ou chromatique s'écrit (') pour le ton élevé, (˘) pour le ton bas : *ndimvanga*, je fais; *ndivánga*, j'ai fait; *ndivànga*, que je fasse.

Il y a un accent musical secondaire, que nous ne marquons pas, sur le préfixe syllabique des radicaux dissyllabiques, et sur la pénultième syllabe des radicaux polysyllabiques : *lúlonga*, assiette; *dibakála*... Un exemple qui résume les règles des différents accents : *tuSāmbíla*, prions : *Sāmbidíla*, prier pour.

Nous ne parlons pas de l'accent oratoire, qui s'attache au mot principal de la phrase.

CHAPITRE III.

ADMISSION DANS LA SOCIÉTÉ SECRÈTE.

Temps et durée des épreuves.

Age et autres conditions requises; filles khimba...; différents groupes de Bakhimba. — Pourquoi l'initiation? — Temps et durée.

Il n'est pas facile pour les Européens d'apprécier l'âge des Noirs, et les Noirs eux-mêmes ignorent leur âge. Cette seule remarque explique en partie les nombreuses divergences des auteurs qui se sont efforcés de déterminer l'âge requis pour l'admission au khimba. Nous pensons qu'au Mayombe l'âge des récipiendaires est communément de 10 à 18 ans; mais cette règle s'accommode d'exceptions assez fréquentes. Du reste, tous ceux qui le désirent, hommes libres ou esclaves, peuvent être reçus, moyennant l'autorisation du chef. Un même individu peut reprendre les exercices du khimba, au moins pour y participer, jusqu'à trois, quatre fois.

Seuls les déments sont exclus, parce qu'il est fort à craindre qu'ils ne sauraient pas garder le secret.

On ne reçoit pas les femmes, à l'exception de deux ou trois filles, parfois davantage, qui instruisent les adeptes ou subissent elles-mêmes l'épreuve en vue de remplacer plus tard une collègue émérite. Voici leurs noms: *Kongo* (1), *Mbondo*, *Maleso*, *Mfuka*, *Mantenda*, *Ki Kheba*, *Kitsumuna*. Les informations qui me sont parvenues au sujet des deux premières sont concordantes. *Mantenda* — *Lambi*, chez les Basolongo — a libre accès au camp des

(1) Voir Planche I, n° 2.

Bakhimba, à titre de maîtresse de danse, quoiqu'elle ne soit pas initiée. Nulle part au Mayombe on ne m'a parlé de plus de sept personnes du sexe. *Kitsumuna*, si elle est du nombre, vient toujours en dernier lieu.

Il y a encore un profane (*kinguanda*) qui est admis au *divuala* : c'est un garçonnet qui porte le nom de *Mavinda*. Dans certaines régions, à Vugu, par exemple, chacun des grands bakhimba avait, dit-on, un petit boy *Mavinda* à sa disposition. C'était là certainement un abus.

Enfin, il y a le petit *Mawobo*, l'Eructateur, que nous retrouverons à la danse des Bakhimba.

Chez les Basolongo de Soyo, il n'y a pas que les garçons, mais aussi des hommes adultes et des femmes, au « vuala ». Parmi celles-ci, à côté de *Lambi*, on a *Mbondo*, *Kinkheba* (= *Kikheba*) et *Kinsungila*; la plus élevée en dignité s'appelle *Kinthumba*, tandis que *Kongo* est un dignitaire masculin. Ils connaissent également le petit messager *Mavinda*.

Différents groupes.

Chez les Bakhimba du Mayombe le nombre de filles est donc limité. Mais il n'en est pas de même pour les garçons. Ordinairement chaque « région » aura un ou plusieurs camps de Bakhimba. La région (*tsi*) est une entité politique, constituée par un groupe de villages appartenant le plus souvent à différentes tribus ou sous-tribus, de même qu'un village se divise en différents clans, d'après les différentes « ngudi », mères, c'est-à-dire d'après leur origine matriarcale respective. Ainsi le clan, la sous-tribu, la tribu... ne sont que l'extension de la famille. La famille elle-même (*dikànda*) est un besoin pour l'individu et un gage de sécurité. Aussi, pour toutes les affaires qui intéressent chaque groupe social, on consultera le chef du clan, du village ou de la région, et, dans les affaires de famille, celui qui est investi de l'autorité principale : l'oncle maternel. Ainsi, là où leur autorité s'est maintenue, le *pfumu*, chef, et le *ngudi khazi*, l'oncle matriarcal, doivent

préalablement donner à leurs sujets ou neveux l'autorisation de s'adonner aux pratiques du *khimba* et de se bâtir un village à eux. Le *ntenda*, chef de la secte, est ordinairement *capita*, ou premier ministre du grand chef.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'au morcellement des juridictions corresponde une différenciation de plus en plus marquée, dans les us et coutumes, à mesure que l'on s'éloigne de l'origine commune. Au contraire, il est bien plutôt étonnant que les divergences dans les rites et les observances de la société secrète ne soient pas plus profondes, et que la langue occulte, par exemple, et l'ensemble des pratiques se trouvent être les mêmes, ou à peu près, sur une si grande étendue de territoire. En tout cas M. Lemaître ⁽¹⁾ doit s'être trompé quand il parle de « deux écoles » au Bas-Congo. D'ailleurs le *khimba* n'est pas non plus une école de féticheurs... Il n'y a pas d'honoraires fixes, ni pour les leçons, ni pour l'épreuve, ni pour l'adjuration. Ceux d'entre les adeptes qui soutirent du vin de palme font la part du maître; celui qui ne sait pas sa leçon, celui qui quitte prématurément le *khimba*... doit payer l'amende. Mais tous, maître et adeptes, escomptent le butin facile de provisions de bouche, qui seront mises en interdit; ajoutez nombre d'autres avantages ⁽²⁾.

Pourquoi l'initiation ?

Le Noir ne sait pas trop pour quel motif il fait son entrée dans la secte : pour danser, pour apprendre les chansons, pour ne pas se rendre ridicule, parce que les anciens, eux aussi, l'ont fait... Le « pourquoi » échappe totalement à sa vision.

Une réponse cependant m'a particulièrement frappé. C'est celle-ci : « On instituera des réunions de Bakhimba plutôt et en plus grand nombre, lorsque et parce que le

(1) Assertions de M. LEMAÎTRE, chez E. DE JONGHE, *o. c.*, p. 25.

(2) Voir le chapitre des Privilèges et Tabous.

nombre de *bandoki*, ensorceleurs, croît outre mesure » (1). Les *bandoki* sont ceux qui rendent malade et cherchent à tuer leurs victimes pour les « manger », d'une manière invisible aux profanes. Or les danses et les fêtes publiques organisées par les Bakhimba doivent les distraire de leurs obscures machinations, de sorte que, momentanément du moins, ils oublient leurs jalousies et leurs haines.

Le grand fléau que les Basolongo de Soyo prétendent combattre efficacement par l'institution de leurs « Bakhimba » est ce qu'ils appellent, du nom d'un genre de fétiches bien connu (en kiyombe *Khita*), le *Nkhitānsi* (*Nkhita a nsi*), espèce de furonculose, en kiyombe *makulu*, causée, évidemment! par les envoûteurs. Et les initiés eux-mêmes se chargeront de pourchasser les coupables pendant la nuit : s'ils voient dans une case du feu qui flambe, c'est qu'un *ndoki* s'y est réfugié; ils entrent avec fracas et éteignent le feu à coups de bâtons; ils détruisent les chimbecks de ceux qui leur semblent suspects; quelquefois ils font intervenir le *nganga Senga*, le devin, qui doit décider si oui ou non leurs prisonniers, car ils font des rafles et des arrestations, sont dignes de mort... Tout cela, d'accord avec le chef du village (2).

Une raison accessoire pour procéder au khimba, c'est la reconstruction des villages. Des chefs m'ont assuré que,

(1) Même motif chez le P. VAN WING, o. c., p. 12, pour le *Kimpasi*. Cfr. *ibid.* (passim), les esprits *nkita*. Le *nganga Kimpasi* n'est autre que le féticheur de *Nkita* « mort de la lèpre », un tout vieux ressemblant lui-même à un *kisimbi nkita masa*, à un esprit *nkita* de l'eau.

(2) Comme médication de la maladie *Nkhitānsi*, les féticheurs spécialistes (du *Khita*) préconisent le massage et le bain de vapeur (*kiabi*), réitérés plusieurs jours de suite et jusqu'à deux fois par jour. Pour masser (*zola*) tout le corps, ils se servent du cœur des bananiers *mphongo* et *tiba*, cuit dans l'eau, et mélangé avec une plante entière de *mbia*, mauvaise herbe à picots, pilée, et de la poudre de bois *tukula*, et la chair de quelques noix de palmier. Pour le bain de vapeur, on creuse un petit puits en terre (le *diyowa*), devant lequel le patient s'accroupit, couvert d'une large étoffe ou couverture; on chauffe des *makuku*, nids de fourmis, qu'on mettra un à un dans le *diyowa*, et sur lesquels on versera l'eau qui doit donner la vapeur salutaire. Résultat : il y a des cas de guérison nette.

sans le khimba, ils ne trouvaient plus moyen de rassembler les jeunes gens pour leur faire bâtir des chimbecks un peu convenables.

Durée des épreuves.

L'époque d'entrée dépendrait donc et du caprice et de la coutume, et de motifs superstitieux et sociaux. Les solennités peuvent commencer et finir en tout temps, pendant la saison sèche aussi bien que pendant la saison des pluies (mi-octobre à mi-mai). Leur durée est (ou fut), en règle générale, de quatre saisons (deux ans), et jadis le temps d'épreuve était encore plus long : quelqu'un me parlait de cinq ans.

Aujourd'hui tout s'arrange parfois en six ou même en trois mois, mais ce n'est plus là le véritable khimba : les hommes valides et les jeunes gens doivent se relayer pour aller travailler chez les Blancs.

A moins d'accident, tous les adeptes participent ensemble à toutes les cérémonies; ils sont tous « frappés à mort » le même jour; ils « ressuscitent » et sont « lavés » ensemble à la cérémonie de sortie.

Au Soyo on reste dans la société pendant un an et demi au minimum; auparavant il fallait jusqu'à cinq ans.

Quand une femme était admise chez les Bankhimba, étant enceinte, tous étaient obligés d'y rester (sauf dans les cas de force majeure, de maladie, par exemple) jusqu'à ce que l'enfant fût né et sevré, donc près de quatre ans.

Les filles *Kongo*, *Mbondo*, et leurs compagnes s'il y en a, font avec les garçons leur entrée au *divuala*. Elles s'y rendront encore à diverses reprises, tout en se gardant bien d'enfreindre les prescriptions relatives à leur sexe.

Il faut noter spécialement qu'elles sont dispensées de divers exercices et qu'elles vont loger à leur village. Au jour de la « résurrection » elles sont battues comme les garçons. Pendant le temps de l'épreuve il suffit qu'elles

portent une ligne blanche (de *phezo*) sur la joue, tout près des oreilles. On les rencontre aux fêtes de danse et au bain de sortie.

Il arrive qu'un enfant, un malade..., soit renvoyé au bout d'un jour : il va de soi que ces *mbuangu zi lutyuf* ignorent la plupart des secrets de la secte.

Si l'un ou l'autre membre est emmené du *divuala* par une main sacrilège, ou même si l'on n'a fait que le laver, si, par crainte du Blanc, la confrérie est suspendue en tout ou en partie, les membres sont dispensés *ipso facto* des formalités qui restaient à accomplir et ne sont plus tenus, paraît-il, de s'assembler si ce n'est pour la cérémonie de sortie.

En cas de maladie, de démence, ou de contrainte subie, le sujet est obligé de calmer le *nkisi Mbumba*. Aussi, tout adepte qui sort prématurément de la secte, boit un *mbonzo nkisi*, mélange de diverses herbes, préparé et administré par le *ntenda*, en l'honneur de *Mbumba*. C'est comme une purification rituelle. La transgression peut être purement matérielle : rien n'y fait. Où il y a transgression, il y a péché. Et quoique, au fond, il voudrait bien hâter, d'une manière ou d'une autre, la fin des épreuves, l'adepte résistera, pour la forme ou par crainte superstitieuse, à toute contrainte qui le ferait sortir du khimba. J'ai connu le cas où tout un groupe de ces jeunes gens en blanc, qui se rendaient à un village voisin avec tout leur attirail de danse, fut encerclé par des chrétiens, conduit triomphalement au bassin de natation de la mission, et poussé dans l'eau pour le bain final. Cette fois-là le *ntenda* aura dû distribuer ses breuvages et ses absolutions par douzaines!

CHAPITRE IV.

LE LIEU DES EPREUVES.

Le « *divuala* », campement des Bakhimba. — Le sanctuaire du Thafu; le « *diyowa* ». — La cour de la résurrection.

Un *buala* (pl. *mala*) ou *di)vata* (pl. *mavata*) signifie : lieu d'habitation, village etc.; tout comme les hommes, les animaux ont leur « village ». Au cours de mes pérégrinations j'ai vu un « village » composé d'une seule hutte dont le tenancier, un aliéné, occupait simultanément les emplois de bourgmestre, d'échevin et d'administré! Il paraît qu'il s'entendait bien avec... lui-même.

Le village des Bakhimba, comme nous avons noté plus haut, s'appelle *divuala* ou *vuala* (*vwala*), pl. *mavuala*, ou encore *khozo* pl. *zikhozo* (*nkozo*, pour *nkhozo*, dans le chant sur *Lusala*, chez le P. Goedleven), c'est-à-dire : maison de campagne..., sauf le confort moderne! De même les chefs, anciennement, avant leur investiture (*biala*) ⁽¹⁾, ainsi que les grands féticheurs, avant de prendre possession (*vanda*) de leur fétiche, devaient ou doivent passer un temps déterminé dans un *divuala* ou *divundu*.

Le mot *divuala* me paraît apparenté à *vuanda*, s'asseoir, abusivement : demeurer : *vuala* serait à *vuanda* ce que, par exemple, *munquala* est à la variante *munquanda*, profane, c'est-à-dire non-khimba; ou *ngô muala*, contraction de *ngoma muala*, à *ngô muanda*, tambour de guerre; cfr. aussi *kala*, être, et (avec double suffixe *-ālālā* ou *-ādālā*)

(1) Voir *Mayombsche Namen* (nouv. édit.) : « Hoofdmanamen ».

kandalala, *kandadala*, être en permanence. *Vundu* dérive de *vunda*, se reposer. *Khozo* est une forme substantive d'un verbe passif *kozo* : *koza zimbongo* signifie : percevoir de l'argent, se faire payer des dettes (*schulden invorderen, innen*)..., quoique je ne voie pas clairement de quel payement il s'agirait ici.

Au *divuala* il n'y a ordinairement, pour toute habitation, qu'une misérable hutte, composée d'un mauvais toit et de vieilles parois. C'est un endroit isolé, situé à proximité du village des profanes, dans la forêt ou dans la brousse. Je ne sache pas que les chemins qui y conduisent forment une croix, comme le prétend le P. Goedleven ⁽¹⁾, ni que des fétiches armés y montent la garde, comme dans le *Kimpasi* du P. Van Wing ⁽²⁾.

Chez les Basolongo il y a un *evuala* à part pour les femmes, interdit aux *Zinkhimba* du sexe fort pendant les trois ou quatre premiers mois. Le *nkhozo* y comprend en effet plusieurs *mavuala*, dont un est situé non loin du village, de préférence sous un *nkaziau* (*Anacardium occidentale*), et entouré de feuilles de palmiers. Il y a trois sentiers qui conduisent au *nkhozo* : un pour les non-initiés, un pour les Bakhimba, et un troisième réservé à leur chef principal *Nebaku*. Au *nkhozo*, me disait encore mon rapporteur Solongo, on loge comme des bêtes : pas de lit, pas de natte..., pire qu'une étable.

J'ai eu la fortune de voir un *divuala*, entre autres ⁽³⁾ à Tsinga Masisa. Les adeptes avaient pris la clé des champs. C'était un grand toit usé sur quatre vieilles parois de chimbeck, formant un quadrilatère, avec une large fente à l'un des coins, fente servant d'entrée et de sortie et qu'on pouvait boucher par deux ou trois piquets. Tout à l'entour, sous la toiture proéminente et sur les façades, était appendue une théorie de *bisenge* ou *bisenzi*, jupes de Bakhimba

(1) Voir DE JONGHE, p. 29.

(2) O. c., p. 15.

(3) Voir Planche II.

en fibres de palmier, puis des feuilles et des fibres destinées à la fabrication de ces robes, des chapeaux teints en blanc façonnés au moyen de rachis de feuilles de palmier, des *zikhoze* ou cerceaux de lianes dont on se sert pour monter sur les palmiers, des souricières, etc. (1). L'intérieur était horriblement malpropre. Des couches grossières en planches (*mabuzu*) de parassolier (*nsenga*), soutenues par des bâtons et recouvertes de feuilles et d'écorces d'arbres, en guise de nattes, s'alignaient en rond. On voyait s'étaler aussi les instruments habituels du sexe fort : des couteaux, des cerceaux de lianes, un fusil à caillou, des calebasses pour le vin de palme; puis, des fusils de bois pour les tournois (2), des chapeaux de Bakhimba, des colliers de perles de bois... Seulement on avait emporté ou caché la statuette du double fétiche, les petits tamtams de danse (3) et autres objets.

Le sanctuaire; le « *diyowa* ».

Pour le sanctuaire de *Thafu Maluangu*, le fétiche de la secte (4), alias *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, on réserve d'ordinaire un endroit au fond de la hutte, contre le milieu de la paroi. Devant lui on creuse le *diyowa*, un petit fossé, en forme de croix, qui est d'usage aussi dans d'autres cérémonies en l'honneur des esprits. Les descriptions qui m'ont été faites de ce *diyowa* ne sont pas concordantes. Voici la forme qui m'a été donnée pour la véritable : une croix tracée dans une circonférence de 0,20 à 0,30 m. de diamètre. *Thafu Maluangu* est fixé en terre (en A), adossé contre la paroi de la case et légèrement incliné en arrière, *Matundu*, l'une des deux figurines, ayant la face tournée en haut. Dans la rigole se trouvent : en *a*, deux moitiés de noix de palmier; en *b*, quelques petits piquets de

(1) Voir Planches I et II.

(2) Voir le fusil de la Planche XI, n° 1.

(3) Voir Planche III, n° 3; Planche VII, n° 6.

(4) Voir le *diyowa* de la Planche VI, n° 1.

bois de *lubota*; en *c*, un *disevi*, coquille marine plate, et un *zinga*, coquille marine longue; en *d*, quelques petites feuilles de palmier fichées en terre.

Près du *Thafu* on a planté un *dilemba-lemba*, de l'autre côté de la circonférence un *disisa-sisa* ou un *mutanga-lavu* : deux plantes fétiches qui constituent ensemble le *tsiku*-protecteur du village des Bakhimba.

Un mot sur ces différentes plantes. Le *lubota* (v. plus haut), *Milletia Demeusei*, est une légumineuse à bois très dur; souvent arbre sacré, par exemple de *Dilemba*, fétiche du mariage. « Ses feuilles, dit le Fr. Gillet ⁽¹⁾, cueillies au chant du coq et cuites à l'eau, donneraient un breuvage efficace contre les vers intestinaux ». Le *dilemba-lemba* ou *lemba-lemba*, *Brillantaisia alata*, est une acanthacée, « de *lemba*=adoucir, garantir du sortilège » : la plante porte au calme. Plante fétiche, plantée dans les villages, aux endroits où l'on juge les palabres : elle aurait la vertu de porter au calme et de forcer les palabreurs à arranger les différends, sans se fâcher; si l'un d'eux se fâchait, on l'expulserait aussitôt. Ses feuilles servent à assaisonner le poulet » ⁽²⁾. Au Mayombe le *dilemba-lemba* s'emploie pour maint fétiche. *Lemba buala* veut dire : consacrer le village en aspergeant les huttes, le foyer, la place publique..., d'une espèce d'eau bénite : *buala bulembolo*, le village est béni. Le *disisa-sisa* ou *disisa*, — *lisisa* en Woyo, *nthurdululu* en Solongo, — qu'on trouve dans les endroits humides, donne une baie rouge sucrée, remplie de graines qui peuvent servir de condiment. Le *mutanga-lavu* — *tsanga-valu* en Woyo, *ntsanga-vala* en Solongo — est une espèce de *mukhuisa* de la lisière de la forêt. Toutes les deux sont des plantes médicinales et « fétiches ».

Quant au *tsiku* (protecteur), il existe d'autres « fétiches » du même genre, comme le *tsiku* de *Phanda*, de l'esprit

⁽¹⁾ Plantes principales de la région de Kisantu. (*Annales du Musée du Congo belge*, 1910.)

⁽²⁾ *Ibid.*

préposé au vin de palme : ce *tsiku* est planté le long des sentiers de la forêt; et celui de l'esprit *Simbu*, qui est planté sur la plaine du village, à côté de sa statuette ou de l'arbre qui lui est dédié.

D'après mes informateurs, un autre *diyowa* de *Thafu Maluangu* n'aurait qu'une rigole en forme de croix. On y dépose trois coquilles : le *zinga*, le *nzelele* et le *disevi*, ainsi qu'un fruit rond aplati et dur, le *thumbu* de l'arbre *ntumbu*. Les Bakhimba qui soutirent le vin de palme y versent tous les jours une offrande, les prémices de la précieuse boisson, en l'honneur de *Mbumba*, afin qu'il accorde au généreux donateur une abondance de *malavu*.

Ces objets fétiches ont une signification symbolique, bien conservée chez les *Bawoyo* ⁽¹⁾. Ainsi la coquille *zinga*:

*Zinga ki buphati,
zinga ki bungaga,
uzinga ayi nkieto va buala,
moyo fuete kienzuka.*

La vie profane (?),
la vie de féticheur :
pour vivre avec une femme au village,
il faut avoir l'âme claire (=calme).

Le *nsoso* (= *nzelele*?) :

*Tà nsoso (ou tà mfioto), mina nyinga.
Siffle entre les dents et avale la colère.
C'est-à-dire passer outre... pour une fois.*

Le *thumbu* :

*Thumbu Mvemba utumbudidi diambu :
butu ayi longo.*
La noix *thumbu* dédiée au grand fétiche *Mvemba*
t'a averti d'une palabre (imminente) :
(c'est le devoir de) la parenté et de l'affinité.

(1) Voir notre étude : Symbolisme in de Negerkunst. (Congo, déc. 1930.)

A propos de l'offrande du vin de palme, notons que des offrandes se font également en l'honneur d'autres esprits. En voici quelques exemples... L'esprit *Tsimba* séjourne dans un *dikuku*, fourmilière, près de la rivière Kiabi, au Tsundi occidental : tout passant doit y déposer une feuille, sous peine de ne pas trouver de femme!... ou encore de n'avoir que des *zitsimba*, enfants jumeaux, fétiches eux aussi ⁽¹⁾... De même, *Khinda* réside dans une motte de terre, le long du chemin qui conduit à *Lutala* : il fortifie (*kindisa*) les jambes du voyageur qui lui offre un caillou... *Nkuebo*, un grand *nkisi* de *Mongodolo*, jouit d'un feu allumé devant lui... *Phanda*, de *Vaku*, habite sous terre et régit les palmiers : les descendants de *Phudi Nzinga* lui offrent du vin de palme dans un petit pot fixé en terre entre deux fleurs mâles de palmier (*mienge*), deux bananiers et un *dilemba-lemba*.

Devant le *diyowa* (pour revenir à notre *divuala*) se font les purifications rituelles de tous les péchés et peccadilles que les adeptes peuvent avoir commis.

Mais rien de tout ceci ne se voyait au *divuala* que j'ai visité à *Tsinga Masisa*, probablement à cause du relâchement dans la discipline... Une place de cinq mètres carrés s'étendait devant la hutte. Tout autour, une bananeraie qui avait été préparée et plantée par les récipiendaires au commencement de cette même saison des pluies. Parmi les bananiers, des fèves et autres fruits indigènes. Là, et plus loin dans la forêt, ils ont leurs palmiers, qui, aussi longtemps que dure leur productivité, sont et demeurent, en vertu du droit indigène, leur propriété personnelle, même après que la société s'est dissoute.

En pays Solongo le fétiche de la secte, correspondant au *bumba di Mbumba* du Mayombe, est le petit paquet en tissu de raphia, contenant, entre autres objets, une racine tordue : le fétiche mère de *Nkhitansi*, le *Nkhita* de la

(1) Voir *Tsimba* et *Nzuzi*, dans *Mayombsche Namen*.

terre ⁽¹⁾. Il a sa place réservée dans le *vuala*. Comme plantes sacrées du *ntsiku*, on cite l'*elemba* (notre *dilemba-lemba*), le *ntsanga-vala* (notre *mutsanga-lava*) et le *nthundululu* (notre *disisa-sisa*). Dans l'*eyowa*, où l'on verse du vin de palme, se trouve un petit tamtam de 10 à 20 cm. de long.

La remarque du P. Butaye ⁽²⁾ est tout à fait applicable au Mayombe : « Dans le voisinage des Blancs, là où autrefois l'initiation se pratiquait à quelques pas de la route, on peut voir les initiés s'enfoncer plus profondément dans la forêt. Ils cherchent à se soustraire à tout regard indiscret; ils craignent beaucoup la risée des Blancs ». Il faut cependant ajouter que cette coutume païenne, tombée plus ou moins en désuétude, trouve actuellement, grâce aux encouragements de certains Européens, un regain de faveur. (J'écrivais ceci il y a vingt-cinq ans.) Depuis, on a pu constater que dans certaines régions la coutume du khimba réapparaît à des intervalles de quelques années, probablement quand il y a assez de jeunes gens en âge d'entrer dans la secte.

La cour de la résurrection.

Outre le *divuala* proprement dit, il existe un autre lieu d'épreuve : la cour de la résurrection appelée *nlembe*, située plus à l'écart, à proximité d'un village abandonné, à la bifurcation d'un sentier. C'est là qu'on transportera les « morts » (d'une mort apparente), qui seront réveillés par le *ntenda*, pour ressusciter à leur nouvelle vie. Là aussi sera creusé un *diyowa* pour la grande cérémonie. Ce *diyowa* ⁽³⁾, de structure plus simple que les autres, est usité également dans les cérémonies étrangères au khimba.

On remarquera, à l'inspection des Planches, que le nom-

(1) Voir ci-dessus : Admission..., et plus loin : Croyances.

(2) Voir DE JONGHE, o. c., p. 30.

(3) Voir Planche XIV, n° 2.

bre d'excavations du *diyowa* est très variable. Un nègre en donnait cette explication : quand les adeptes sont peu nombreux, il suffit d'un seul puits; si, au contraire, il y en a beaucoup, on en creuse d'autres aux quatre extrémités de la croix ⁽¹⁾.

D'ailleurs les *mayowa* diffèrent d'après les régions, comme aussi d'après les fétiches. Chez les *Bawoyo*, qui habitent un pays sablonneux, le *diyowa* domestique, en terre dure, avec fossette dans laquelle le guérisseur verse des mixtures bienfaisantes, est monté sur un petit escabeau en bois. Le Musée de Tervueren en possède un spécimen.

(1) Voir cérémonie de la « résurrection ».

CHAPITRE V.

CEREMONIES D'ENTREE.

Préparation immédiate. — Complainte des mères. — La mort symbolique: « ngulu thongo » et narcotique. — Variantes autour de « la mort ». — Le grand jour de la résurrection; le serment. — Variantes sur la résurrection. — Imposition du nouveau nom. — L'épreuve des filles khimba. — Le « phezo » et la résurrection définitive. — Mort et résurrection chez les Bakhimba de Soyo.

Les divers auteurs qui se sont occupés de l'initiation des Bakhimba sont loin de s'accorder. Cela n'est pas pour nous étonner : l'initiation s'accomplit dans le plus grand secret, et les récits qu'en font les Noirs sont d'ordinaire inexacts et incomplets; même chez les plus sincères il sera impossible de surprendre l'ordre de succession et de temps. Les résultats de mon enquête personnelle, menée dans des régions différentes, sont parfois contradictoires. On trouverait sans doute plus d'uniformité, si l'on s'en tenait au khimba, tel qu'il se pratique chez les descendants d'un même fondateur de clan : *Nanga, Phudi Nzinga...*, ou dans une même confrérie de la stricte observance... Quoi qu'il en soit, les renseignements obtenus, tels que nous les avons triés et classifiés, révèlent du moins un fonds commun à toutes nos institutions de Bakhimba du Mayombe.

Préparation immédiate.

Au jour fixé pour l'entrée il se tient une réunion chez le grand chef, sous l'autorité et le haut patronage duquel la

société secrète recrute et formera ses adhérents. Il y a foule dans les chimbecks et sous les vérandas. De tous les villages d'alentour s'amènent, à la tombée du soir, sous la conduite d'anciens Bakhimba, des jeunes gens et des adultes, le fils d'un tel et le frère d'un tel... La plupart trouveront où se loger chez un ami ou une connaissance du village. Au surplus, tout le monde a ses entrées libres dans une hutte du chef ou sous la *muanzu*, abri public.

Le Noir se fait vite à tout... Rien dans sa physionomie ne trahit la solennité du moment, et l'on ne souffle pas mot des épreuves qui attendent le novice. Celui-ci prend sa part du plat commun, boit un bon coup de vin palmiste, mais ne paraît guère songer à l'adieu imminent.

Au soir les adeptes sont au grand complet. Aussi bien ils se sont déjà présentés auparavant chez le *ntenda*, le maître du khimba. Ils se sont déjà exercés à la danse, d'après ce que d'aucuns m'assurent, sous la conduite d'anciens Bakhimba, pendant une ou deux semaines à l'avance. Si cette information est exacte, on serait fondé à dire que la dernière répétition a lieu en ce moment. Les gaillards dansent donc, par couples, à la façon khimba..., jusque bien tard.

Un signal retentit. Alerte générale... Bientôt les lumières sont éteintes, les feux ne brasillent plus, les femmes et les autres *binguala*, profanes, sont rentrés dans leurs chimbecks. Tout est silencieux... La cérémonie commence.

Les candidats profitent des obscurités de la nuit pour se dépouiller du « vieil homme », je veux dire de leurs vêtements, dont le *ntenda* ne manque pas de s'emparer. Il s'agit maintenant de « mourir », c'est-à-dire d'être tués (1). Car ces deux notions : *mourir* et *tuer*, sont corrélatives : on ne meurt pas sans être tué; l'homme meurt, c'est que Dieu l'a tué; ou encore : tel *nkisi*, envoyé par tel *ndoki*, l'a « mangé ».

(1) *Fua kimpasi* chez le P. STRUYF, et chez le P. VAN WING, *o. c.*

La scène de la mort apparente a lieu, d'après les meilleurs témoignages, — confirmés par ceux des Basolongo, — pendant la nuit et au village. Le *ntenda* commence par une courte instruction sur la cérémonie dont il s'agit et explique les prescriptions rudimentaires du khimba. Puis les *bangaga*, féticheurs (dans le sens large), c'est-à-dire les anciens, les docteurs ès *makhimba*, si l'on veut, chantent, sur le rythme du tambour de danse, la complainte des mères et des parents sur ceux qui vont mourir..., telle que je l'ai entendue chez les *basi Kinanga* (de Khele), descendants de *Nanga Nakongo* (1).

(Dorénavant nous marquons d'un astérisque (*) les mots en langue occulte qui se rencontrent de-ci de-là. Cette langue occulte n'est pour ainsi dire pas connue jusqu'à présent. Nous en avons relevé un vocabulaire assez étendu, plus de 400 mots, qu'on retrouvera à la fin de cet ouvrage.)

Gomplainte des mères.

A bana bam' e!
Vuidi muan'andi dila bene.
A bana bam' e!
Kuna makhundi kuna matsiasa.
A bana bam' e!
Ku 'labudi sele ki ngulu thongo.
E Luangu e!
Vuidi muan'andi dila bene.
E Luangu e!
Minu wo ndiaku ibútu yaku!
E Luangu e!
Vuidi muan'andi etc...

TRADUCTION :

Ah mes enfants !
 Qui a un enfant pleure beaucoup (par compassion).
 Ah mes enfants !
 (O mon gars, combien tu vas souffrir) des lianes de *khundi*
 et des feuilles de *tsiasa*.

(1) Voir note, p. 17.

Ah mes enfants !

(Au khimba on te flagelle) : tu y vois une tranche du porc gras.

O *Luangu* o!

Moi ton frère qui suis né avec toi.

O *Luangu* o!

Qui a un enfant, etc...

La mort symbolique.

Ngulu thongo, en kikhimba *ngulu *thhomvo*, le grand porc, est le cryptonyme du petit fouet *tsese*, faisceau de rachis de folioles de palmier, dont on se sert pour chasser les mouches, et... pour flageller les candidats de la secte. (M. Deleval ⁽¹⁾ se trompe évidemment quand il dit que le *gulu tongo* consiste (j'entends exclusivement ou surtout) en de gros morceaux de banane trempés dans un mélange épais de terre blanche.) La description de ce fameux porc gras leur a fait venir l'eau à la bouche! La bête, disaient les loustics, a été préalablement tondue : les poils, c'est la chlorophylle qu'on a détachée des rachis; le gros bout (*kilo di tsese*), c'est le derrière (*dikola*); l'autre bout, plus mince, c'est la queue; la terre blanche qu'on leur fera goûter, c'est la graisse; les petits cailloux et les fibrilles, qu'on trouve parfois dans le *phezo*, sont les nerfs et les os du cochon. Et quand les bleus leur demandent naïvement comment sont ces os, on leur donne une réponse évasive : « Oh! si durs, ces os-là..., *kubùkuta ko mvese ngulu thongo*, pas moyen de les écraser sous la dent..., *bukuta tsindu, kàmba ngey' ubùkuta yau?* tout comme on ne croque pas un caillou, quoi!... mais dites donc, préférez-vous un morceau de la cuisse? ou bien de la queue? » En d'autres mots : voulez-vous recevoir les coups par le gros bout ou bien par l'autre bout?

Le *ngudi nganga*, féticheur principal, prend les *bikele*, petite statuette à double figure représentant *Mbumba*

(1) *L. e.*, p. 258. — Cf. aussi le P. DE CLEENE, chez DE JONGHE, *o. c.*, p. 33.

Luangu, le grand fétiche de la secte ⁽¹⁾. Les gars boiront pour la première fois le *mbonzo* d'herbes fétiches, boisson narcotique ou boisson de la mort de l'esprit *Mbumba*. Sur une natte (*lubongo*) le féticheur étend le fétiche mère, c'est-à-dire le petit paquet de *Mbumba* « que les ancêtres nous ont transmis » : de la terre blanche, de la terre rouge (*ngunzi*), des *bisemo*, fruits de l'arbre *semo*, un *ditonde*, des semences de calebasse, un *kiala-mioko*, petit fruit dur à forme de poire, fendu en deux, des fruits de *khandikila* et... un prétendu grêlon ramassé et conservé par les *nganga*.

Un autre khimba nomma trois éléments : du *phezo*, terre blanche, pris de la tête de *Thafu*, comme symbole des esprits et particulièrement de la secte de *Mbumba*; du *lukhengoso*, herbe tranchante, symbole du glaive, c'est-à-dire de la puissance de *Kongo*, mère de la secte ⁽²⁾; des *thete zi tsava*, semences de calebasse, qui symbolisent l'intelligence. Ainsi, l'initié *Lutete* est appelé parfois « l'intelligent » et « l'enfant de Mbondo » ⁽²⁾.

Un troisième, qui fut admis dans la secte à Phuka, me parla de raclures (*komba*, frotter, racler) de *lusaku-saku*, de *dilandu*, et de *lutete lu dinene*, semence de la grande courge dont on mange la chair.

Le *semo* est un remède fétiche bien connu : « *Ubáka semo*, dit le proverbe, *bùka mbua imbela!* tu as le remède, traite donc le chien qui est malade », c'est-à-dire aide où tu peux aider... Le *ditonde* ou *di)tondi* est le *Lentinus Tuberegium*, comestible quand il est jeune, mais qui à la longue devient crayeux, et dont les raclures entrent dans la composition de certains fétiches. Le *kiala-mioko*, de l'ar-

(1) Voir *Thafu Matuangu*, ou **Thasu*, soit *Matundu* et *Malanda*, Pl. I, n° 2; III, n° 5; VII, n° 2; XIII, n°s 1 et 2; V, n°s 1 et 3. — Pl. V et X donnent *Matundu* et *Malanda* séparés, mais ayant appartenu jadis au même socle. Sur les genres et les variétés de *bikele* (Pl. VII, n° 2), voir *Zimvita*, p. 110, leur consécration, voir p. 178.

(2) Voir au chapitre des noms.

bre *muala-mioko*, est le symbole de la générosité : *kuala mioko*, étendre les mains ouvertes ⁽¹⁾. Le *ndingi*, qu'on appelle aussi *masuba ma nzazi*, urine (coagulée) de la foudre, est le copal fossile, plutôt rare au Mayombe. *Lutete*, une semence, *lu tsava* ou *lu khalu*, de la cucurbitacée *Lagenaria vulgaris*. *Lusaku-saku*, pl. *zitsaku-saku*, espèce de jonc odoriférant, *Cyperus* sp. : « les parties noueuses des racines, dit le Fr. Gillet ⁽²⁾, fournissent une pulpe employée contre la douleur et pour parfumer les fétiches ». — A Kisantu l'étymologie de ce mot serait « *saku* : lumbago, douleur des reins, de par l'emploi des racines ». Quoi qu'il en soit, *sakumuna nkisi* veut dire : exciter un fétiche, en mâchant et crachant sur lui du *lusaku-saku*, pour lui donner de nouvelles forces (hem kracht bijzetten [³]) et transporter avec lui une maladie, un ouragan, etc., dans un village, une hutte, sur une ou plusieurs personnes, que le féticheur désigne du geste. Ainsi les petites cornes *mbambi zi Luanda* servent à adjurer la foudre et à la jeter sur un ennemi ou sur sa case... Tel féticheur à le pouvoir magique (*ku tsi loka*) d'empoisonner votre nourriture (*dimba bidia*), de la rendre nuisible, en crachant des herbes mâchées (*sakumuna*) sur son fétiche, sur votre personne ou sur votre manger...

Le *dilandu* = intelligence, réflexion, de *landa*, suivre, *landula*, méditer, examiner (*nagaan*), donne aux élèves le sens des choses du khimba. Ce doit être le *Sasabu* de la région de Kisantu, *Thonningia sanguinea*, une balanophoracée : « *Sasabu*, corruption de *sasuba*, qui veut dire guérir, soulager. Petite plante croissant en parasite sur les racines des arbres. Au moyen de ses boutons écailleux, les Noirs font deux attouchements de chaque côté du bas-

(1) Ce *kiata-mioko*, ou parfois une main ouverte étendue, se retrouvent dans les dessins et sculptures symboliques des Bawoyo; cf. notre *Symbolisme in de Negerkunst*.

(2) GILLET et PAQUE, *o. c.*

(3) *Kimpasi*, p. 49.

ventre pour guérir l'incontinence nocturne d'urine » (1). « Je n'ai appris que plus tard, m'écrivait le R. Fr. Gillet, que la dite plante est employée par les féticheurs : elle sert à préserver les cases des maléfices; elle n'est pas connue comme narcotique ».

S'aidant de la pointe d'un couteau, le prêtre se met donc à racler ces ingrédients, et les raclures sont gardées dans un récipient spécial (*mbungu kikongolo* ou *nkudu* — même nom chez les Basolongo —) ressemblant assez bien à une petite cruche à lait, et qui me fut montrée avec des airs de grand mystère, à Khele.

Le *mbonzo*, boisson de la mort, quel qu'il soit, est présenté aux aspirants-bakhimba... Les *banganga*, in casu les anciens initiés, en prennent un par le collet, ou plutôt par le cou, et lui infusent la liqueur. Le patient étend les bras, et maître *Ntenda* s'empresse de faire tourner trois fois son fétiche *Thafu* autour de chacun des bras du candidat, et secoue deux fois la double statuette à grelots tout près du pli du coude : « *wa!... wa!...* ». Ensuite il teint de *phezo* le front du récipiendaire, trace une ligne en longueur sur les bras, et une autre autour des poignets. Un des anciens le saisit à l'improviste par la main et lui fait subir un double mouvement de rotation, en le faisant tourner sur lui-même et autour de son tortionnaire, jusqu'à ce que *lu!* il tombe à terre. On crie : « *O nani fuidi e! o nani fuidi e!* O! un tel est mort! » Deux ou trois camarades portent le « cadavre » dans une case voisine... Tous les candidats passent par cette épreuve de la mort, tous aussi sont emportés dans la morgue.

Variantes autour de la mort.

Ailleurs, pendant que les « morts » gisent encore à terre, couchés sur le dos, le *nganga* en chef frappe la terre

(1) GILLET et PAQUE, *o. c.* Je me permets de douter de cette « corruption » du mot.

de son gourdin à droite et à gauche de chaque cadavre, et prononce ces mots en kikhimba :

**Fuabukidi e! *tsyō! il est mort! tsyō!*

et les assistants de chuchoter: *O! fuidi!* il est mort...

Un de mes informateurs, le *ntenda* de la région de *Khele*, ajoute qu'on roule (*vindubula*) le mort à terre, pendant que le chœur entonne un chant funèbre :

*A *suluwidi kuandi,
A *suluwidi kuandi e!*

**Kiphuamvi kibuela kuṁona ko e!*

Il est bien mort lui,

Ah ! il est bien mort !

Le khimba, je ne le verrai plus!

C'est ainsi que pleurent sa mère, son frère et sa sœur...

D'après d'autres, c'est à ce moment-ci que la boisson de mort est administrée.

Quelques-uns m'ont assuré qu'on gratifie le nouvel adepte, le mort, d'une bonne raclée. On se servirait à cet effet de *mabuzu*, bois de parasolier, et de *zitsese*, fouets en nervures de folioles de palmier. — Même chose chez les Basolongo. — Mais d'autres trouvaient cela peu vraisemblable, la résurrection qui a lieu le lendemain étant le fait capital : or, personne n'aurait le courage de « ressusciter » si mourir était déjà si dur! Ainsi raisonnait un certain *Matundu*.

« Et maintenant, les gars, maintenant que vous êtes bien morts, il s'agit de vous taire...; sinon, ce sera la mort définitive! » Tous, profanes et bakhimba émérites, sont de cet avis : celui qui ose parler mourra pour de bon!

L'ancien khimba de Phuka, qui m'indiqua jadis la plante de l'intelligence *dilandu*, soutient que les candidats, après la « mort », sont enfermés pendant cette première nuit dans une méchante case où le chef du village a

déversé de l'eau à satiété : *bedi-leka va mbote*, pour qu'ils n'y couchent pas trop à l'aise. La porte est bien fermée, on ne sortira donc pas; on devra satisfaire les besoins naturels dans la case même.

Le grand jour de la résurrection.

Les gars sont encore assoupis quand un léger chuchotement passe de l'un à l'autre : « Vite, le jour approche!... Allons! » Déjà le coq a chanté. C'est le *kitsona*, le premier jour de la semaine indigène qui n'en compte que quatre; c'est le jour sacré, le jour-*nkisi*, et aussi, au dire de la plupart, le jour de la « commutation », de la « résurrection » (1). Tous s'élancent au dehors en costume d'Adam et se rendent dans la forêt, accompagnés des *banganga* et (d'après quelques témoignages) d'un *nganga* de *Dilemba*, fétiche du mariage (2), et de son épouse. Loin de tout commerce humain, dans une éclaircie du bois ou de la haute brousse, on a préparé le *nlembe* (*nlembe nsitu*, si c'est dans la forêt), près d'un *divambu nzila*, jonction de deux chemins : c'est la cour de la résurrection.

Là on commence par raser (*deba*) la chevelure des jeunes « morts », pendant qu'on répète sur un air monotone le chant qui suit, tel que je l'ai entendu chez les *basi Kinanga* :

E ngola nlengo e! — **Themvukila!*
Khi a lumbu idèbo nlengo e? — »
E ngola nlengo e! — »
E nlengo e nlengo e! — »

(1) Les jours suivants se nomment différemment d'après les régions : (*tsona*), *khandu*, *khonzo*, *khenge*; ailleurs : (*tsona*), *khoyo*, *nsilu*, *ntono*. Le jour du repos n'est pas nécessairement le *kitsona*; le jour du marché peut coïncider avec le jour de repos. Le dimanche a pris peu à peu la place du *tsona*. *Ta lumingu* : célébrer le dimanche. On dit que les femmes qui travaillent le dimanche dans la forêt rencontrent des lutins menaçants.

(2) Sur *Dilemba*, voir *Croyances*, p. 162.

O <i>ngola</i> glabre o!	—	Fouet de nervures!
Quel jour aurai-je les cheveux rasés?	—	»
O silure glabre o!	—	»
O glabre o glabre!	—	»

Le *ngola*, silure ⁽¹⁾, est le symbole de la calvitie. **The-mvukila*, c'est le « porc gras » dont nous avons déjà parlé.

Le serment.

C'est là également, à la bifurcation du chemin, qu'on creuse le *diyowa*, dont il a été question, simple petit fossé en forme de croix, comme en creusent les femmes à mi-chemin entre deux villages, quand elles nettoient les sentiers. Cependant ici encore nos témoignages font varier la forme de cette croix, et l'on peut présumer que dans la réalité elle se différencie d'après les contrées. Nous nous en tenons aux *basi Nanga*, chez lesquels ce *diyowa* est identique à celui de *Thafu Maluangu*, dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Thafu Maluangu est fiché en terre. Devant lui et en face du *diyowa* les « morts » viennent se ranger, un à un, pour jurer fidélité à la secte, à son règlement, à ses secrets. Cela se passe comme suit : le candidat indique de l'index la statuette fétiche, avec un geste confirmatif, et en quelque sorte comminatoire; il dit : « Toi, *Thafu Maluangu*, en vérité tout ce que je verrai ici, je ne le dirai à personne, ni à une femme, ni à un homme, ni à un profane, ni à un Blanc : sinon, fais-moi enfler, tue-moi! »

Le *nganga* prend la statuette, en frappe trois fois la terre d'un coup double : toc-toc, toc-toc, toc-toc; puis, la serrant des deux mains, il la fait rouler sur la poitrine, le côté, et une jambe de l'adepte. Encore un coup sur la terre : toc-toc! Le gars répète le serment. Sur ce, le prêtre recommence le même exercice de haut en bas, mais en

(1) Ou clarias (?): voir *Les Pêcheries et les Poissons du Congo*, par A. GOFFIN (pp. 84 et suiv.), Bruxelles, 1909.

passant cette fois sur l'autre jambe. Il renouvelle alors son coup sur la terre : toc-toc! L'adepte répète encore son serment. La même opération a lieu une troisième fois, mais en ne roulant que sur la poitrine et le ventre; puis le coup : toc-toc! et un nouveau serment. Pour finir, encore une friction du cou et du dos, un toc-toc et un dernier serment.

Une variante assez importante doit trouver sa place ici. Il s'agit d'une pratique relevée chez les adhérents de *Tsumu Dionga* et de *Koga-nkombe* ⁽¹⁾ et qui existe peut-être ailleurs encore. Avant de rouler le fétiche sur la poitrine et le ventre des récipiendaires, le *nganga* plonge dans du *phezo* mouillé un pilon de forge ⁽²⁾; ensuite il frictionne vigoureusement le patient, jusqu'à ce que, jugeant que cela suffit, il soulève le pilon jusqu'à hauteur de la bouche du pauvre garçon, lui donne la craie à lécher (*venda*), ce qui équivaut à un serment : *venda* ou *leva ndefi* ou *ndefe*, jurer : de ne jamais trahir les secrets du khimba.

C'est ainsi qu'on jure solennellement par certains fétiches, en léchant le minuscule miroir appliqué sur son ventre de bois et qui cache des *bilongo*, remèdes magiques, tout en prononçant des imprécations. Une autre forme de serment est celle-ci : on lèche la paume de la main. Une autre forme est celle-ci : on passe la langue sur l'intérieur de la main, depuis la paume jusqu'aux doigts; puis, en touchant le sol, on prend un peu de terre qui adhère aux extrémités humectées et l'on s'en frotte à la gorge, pendant qu'on affirme catégoriquement « que c'est la vérité ».

Parmi les plus vilaines injures il faut compter l'expression : « *Vènda nguaku*, lèche ta mère », ou, plus explicitement : ses « parties génitales ». La mère et les « parties » sont choses sacrées. Or, c'est par ces « parties » qu'une mère maudit son fils indigne, et l'effet de cette malédiction doit être la mort à brève échéance. Le mystère inhé-

(1) Voir les *Zimvila*, branches du khimba, p. 110.

(2) Voir Planche XIV, n° 1.

rent à l'acte de la génération humaine peut avoir donné lieu à la spiritualisation de ces phénomènes naturels, tout comme les mystères de la maladie, de la mort, etc., ont donné naissance à d'autres croyances superstitieuses.

Le candidat (toujours en train de jurer), debout près du *diyowa*, semblable à celui du sanctuaire de *Thafu*, y ramasse les moitiés de noix palmistes, les trempe dans l'eau préalablement versée dans le petit fossé, les suce et en crache le suc. Il fait de même pour les pointes de *lubota*, les coquillages et les feuilles de palmier, avec cette différence qu'il se sert des coquilles pour puiser un peu d'eau, dont il prend une gorgée, qu'il rejette ensuite. Après quoi, le *ntenda* saisit son gars par le cou; le récipiendaire se baisse et son maître le secoue (*sisikila*) par trois fois. A la troisième fois il l'appelle par son nom en langue occulte, par exemple *Nlefe!* Fusil, c'est-à-dire *Matundu!*

Au même instant le nouveau *Matundu* s'esquive. Mais il ne fuira pas loin, car de tous les côtés, dans la brousse ou dans la forêt, se cachent les anciens « féticheurs de *Mbumba* », tel avec des baguettes (*bisuadi*), tel avec des *mabuzu* de parasolier (*nsenga*), d'autres avec les fameux **themvukila* ou *tsese*, fouets faits de nervures de folioles de palmier, liées en faisceaux, à l'extrémité desquels est attaché un chiffon contenant, selon d'aucuns, du *lusakusaku*, jonc, du *ditonde*, champignon crayeux, du *semo*, des fruits de *khandikila*, *lutete lu dinene*, une semence de citrouille, du *dilandu*, et du *buangu*, résine de l'arbre *mbuangu-buangu* (al. *nianga-nianga*).

Bon gré mal gré, le fuyard est ramené près du *ntenda*... Ici derechef les témoignages sont discordants, et sans doute la pratique n'est-elle pas uniforme non plus dans les diverses contrées. Pour plus de clarté nous reprenons la description plus haut, en y ajoutant les variantes principales.

Variantes.

Selon d'autres témoins donc, voici ce qui se passe après la mort simulée. Les « morts » sont liés au moyen d'un pagne sur le dos de leurs parents, anciens-bakhimba, qui les transportent jusqu'à la cour de la résurrection. Ils y sont déposés, tout nus, dans un fossé en forme de croix, plus grand que le *diyowa* ordinaire, et ayant des excavations à chacune de ses extrémités. C'est un ex-khimba de *Mbilu*, au sud de la Lukula, qui dessina en notre présence un pareil *diyowa* ⁽¹⁾. Celui de *Tsinga* est plus simple ⁽²⁾ : en forme de croix, à chaque extrémité une excavation.

Les « morts » y sont déposés, de façon que la tête, les mains et les pieds reposent dans un des creux. On m'a assuré que là-dedans ils doivent uriner : quand quelqu'un ne peut le faire, c'est que *bela kadi*, il est malade, et on le roue de coups, jusqu'à ce qu'il l'ait fait, et on lui frotera les yeux avec de la terre trempée d'urine : homeopathie!...

Le *nganga* de *Mbumba* lui passe son *Thafu Maluangu* sur le corps, comme il a été décrit plus haut, mais à partir du ventre jusqu'à la poitrine. Ce faisant, il marmotte de mystérieuses adjurations, que j'ai entendues à *Tsinga Masisa* et qui seront consignées en leur temps ⁽³⁾. Ces adjurations, qui paraissent être très anciennes, reviennent au moins partiellement dans les instructions (*bikuma*) du *ntenda*, et il n'est pas improbable qu'elles leur soient empruntées. Nous pouvons donc les omettre ici. Disons dès à présent que ces instructions mentionnent spécialement quatre *zimvila*, dénomination générique des sous-sectes ^(?) du khimba, « comme elles sont venues de Dieu, dit-on, et comme les ancêtres nous l'ont appris ».

On trace ensuite à hauteur du nombril trois lignes (*ngulu-ngulu*, pl. *mingulu-ngulu*), au moyen de *phezò* et

(1) Voir Planche VI. n° 2.

(2) Idem, n° 3.

(3) Chapitre IX, pp. 98, 110.

de *ngunzi*, terre blanche et terre rouge, indispensable dans tout ce qui se rapporte aux *nkisi*. Pendant cette opération on prononce des malédictions comme celles-ci : « Que ton ventre enfle!... que tes bras et tes jambes se tuméfient..., si tu n'observes fidèlement tous les tabous et toutes les prescriptions de *Mbumba!* » Même ceux qui n'accomplissent pas cette cérémonie sont convaincus que ces lignes réapparaissent sur le cadavre de quiconque est puni de mort par *Mbumba*, pour avoir été infidèle aux commandements de la secte : c'est la malédiction de l'Arc-en-ciel.

Après le tracé des lignes, le *nganga* fait le *tsiodi* comme suit : *tsio, tsio, tsio!* trois chiquenaudes sur le front du patient. Il prend du pili-pili ou poivre de Cayenne (*zindungu*), concassé et mélangé à quelques gouttes d'eau, le met soigneusement dans un petit entonnoir formé d'une feuille, et marmottant des formules sacrées, il presse cette feuille et en exprime quelques gouttes, qui viennent choir dans les yeux et les narines du « mort »... Qui n'en ressusciterait!

Imposition du nouveau nom.

Le « mort » est debout. Tout endolori par les bastonnades précédant ou suivant la mort, réveillé tout de bon par le pili-pili ⁽¹⁾, il s'efforce de faire bonne mine à mauvais jeu, et fait comme s'il revenait de l'autre monde. Par trois fois le *nganga* l'appelle de son nouveau nom en langue occulte, par exemple : *Lutefe!* (c'est-à-dire *Lutele*) et en abaissant le ton : **tsyorr!*... et lui applique à chaque fois la main au... bon endroit ⁽¹⁾. Le père, l'oncle ou le frère s'empare alors du nouveau khimba, le « changé », et si celui-ci n'est pas trop lourd, il le met sur son dos comme on porte un enfant.

Le piment enragé, dont il est question ici, est employé de différentes façons dans les tortures, par exemple pour

(1) Cf. le R. P. VEYS, sur le *fua kimpasi*, chez DE JONGHE, *o. c.*, p. 40.

mater une femme rebelle. Ajouté à la *muamba*, sauce de noix de palmier, au gâteau d'arachides (*kinungu*), etc., même au vin de palme, il constitue un condiment très piquant, très apprécié par... tout indigène qui se respecte. En botanique la plante de pili-pili s'appelle *Capsicum frutescens*. Une devinette décrit ce petit fruit comme « un tout petit cadavre, qui, dès qu'on le mange, se met à brûler » (1).

D'après le P. Goedleven « on chante le nouveau nom » à la résurrection. Je renvoie pour ce point au chapitre suivant.

L'épreuve des filles khimba.

Un intermède pour l'épreuve réservée aux filles bakhimba. A Phuka et ailleurs on n'en connaît qu'une seule, du nom de *Kongo*. Bornons-nous à celle-ci : les autres, s'il y en a, doivent sans doute y passer à leur tour.

Revêtue de son pagne, elle est conduite à la cour de la résurrection, *ku betabalukila*, où l'on est « changé ». Ici, plus de pudeur : on lui enlève son pagne. Ensuite, comme les garçons et en leur présence, elle « ressuscite ». Un ancien, un « Matundu », se courbe en se tenant sur les genoux et les mains. *Kongo* s'installe sur son dos et boit la boisson de la mort. (V. plus haut.) Tous ceux qui sont présents chantent l'élégie :

A vuidi muan'andi dila bene! etc.

Celui qui est maître de cette enfant (sa famille) pleure beaucoup!... Pendant que la fille se maintient en la position décrite, le *ntenda* fait tourner sa statuette fétiche autour de ses bras, comme pour les garçons (2). Puis elle s'agenouille sur le bas du dos de *Matundu* et se courbe en s'appuyant sur les poings. Le maître lui demande son nom : *Widi n̄a?* Qui es-tu? Elle répond en donnant son

(1) Voir notre Recueil d'énigmes du Mayombe. (*Onze Kongo*, p. 318, 1913.)

(2) Voir p. 49.

nom de naissance, et on lui donne un léger coup de *tse*. Une deuxième fois: *Widi n̄a?* Réponse: *Ndidi nani*, je suis N... Deuxième coup de *tse*. Une troisième et dernière fois : *Widi n̄a?* Elle répond : *Ndidi Kongo*, je suis *Kongo*.

Tinini! elle s'enfuit! Tous les anciens se mettent à sa poursuite, armés de fouets et de baguettes, et la ramènent. Elle aussi doit payer sa redevance à Mbumba : uriner dans le *diyowa*, etc., si elle veut « changer » comme cela convient, et ressusciter à la dignité de « mère du khimba ».

Il n'est pas étonnant qu'après la rossade obligatoire la pauvre enfant fonde en larmes et reste là assise (*tumbamene*), tout abattue. Mais les frères plus âgés ont vite fait de la consoler en lui donnant un pagne, et un petit *phuva*, morceau de linge pour se couvrir la poitrine, et un *dileso*, mouchoir rouge, qu'elle doit lier autour de la taille pour cacher le nombril.

Le *ntenda* lui apprend ses droits et ses devoirs : puisqu'elle est la *Kongo* des Bakhimba, elle ne peut toucher aucun profane; elle doit s'abstenir des aliments défendus, etc. (V. au chapitre des prescriptions et défenses.)

Le « phezo » et la résurrection définitive.

Notre jeune *Matundu* et les autres ont été gratifiés, ainsi que nous l'avons vu, d'un nouveau nom: ils ont passé victorieusement par les premières épreuves. D'ailleurs un Noir supporte mieux les douleurs que l'infamie; or on le ridiculiserait sa vie durant, si dans le khimba il n'avait pas eu sa part congrue de coups et de souffrances. Il est même déplacé, sinon dangereux, de faire montre de commisération à l'égard d'un parent ou d'un ami : cela peut occasionner des rixes violentes.

Vient le moment du blanchissage... On demande à *Matundu* (et à leur tour, aux autres) : Qu'as-tu mangé d'abord pour *zungu*, devenir khimba? Si le malheureux ne comprend pas la question, on lui administre une nouvelle raclée. Mais sitôt qu'il songe à la terre blanche de la

boisson fétiche et de la mort simulée, et qu'il répond : *Phezo!* on lui donne à manger un peu de cette substance. Puis on l'enduit de *phezo* des pieds à la tête, et il se range de côté pour faire place aux autres.

Quand tous, garçons et la fille (ou les filles au pluriel) sont ressuscités et ont mangé de la terre blanche, les gars se revêtent de leurs *bisengi* ou *makhapa*, jupes en fibres de jeunes feuilles de palmier ⁽¹⁾, les filles ajustent leur ceinture en tissu ou leur mouchoir sur le nombril, les gars nantis du **munguimvika*, bâton servant à la marche et à la danse ⁽²⁾, se rendent au village. Oh! ce n'est pas une marche triomphale : ils ont plutôt l'air de pénitents, de morts ambulants..., et pour cause! Il s'agit en effet de représenter une seconde fois la mort et la résurrection. Or, nous avons vu que ces exhibitions sont assez pénibles... La marche est lente, silencieuse et triste. Sur l'échine courbée les adeptes portent le **munguimvika* (les filles ne portent rien...), en tenant ce bâton des deux mains, en l'honneur de *Thafu Maluangu*, c'est-à-dire de *Matundu* et de *Malanda*, qui eux aussi se tiennent sur un bâton, et en balançant lentement les bras et la tête.

Il y a de ces bâtons qui sont ornés, par le haut, de dessins géométriques ou symboliques, comme celui de la Planche XII, sur lequel est figuré, d'un côté, un lézard ⁽³⁾, stylisé, et de l'autre, un singe. Le premier est probablement le

*Kiphandi ku mbusa diba, kamuene mvilu khoze ko :
ti uma-mona mvilu khoze, nginu umána dia phanda.*

Le lézard (qui s'enfuit) derrière le palmier,

il n'a pas (encore) attrapé (ou : senti) le bord du cerceau :
s'il en avait déjà attrapé un coup,

il aurait pris une ferme résolution d'être plus prudent à
l'avenir... (C'est le cas de tous les téméraires.)

(1) Cf. DELEVAL, *l. c.*, p. 258, et P. DE LODDER, *l. c.*, p. 355.

(2) Voir Planches VII, n° 4; XII, n° 2.

(3) Voir p. 394. Cfr. le même lézard, sculpté sur une porte, trouvé, d'après nos indications, et décrit par N. DE CLEENE, dans son article : Symbolisme in de Negerkunst. (*Congo*, p. 350, mars 1934.)

Le singe peut signifier :

Muana ngondo ki nkila :
ti ka siandi, buna nguandi.

Le jeune singe a une queue :

s'il ne l'a pas héritée de son père, alors c'est de sa mère.

(Tel père, tel fils...)

Les gens du village sont curieux et ce spectacle les intéresse. Parmi cette théorie de bakhimba, plâtrés de terre blanche et étrangement accoutrés, ils cherchent en vain à reconnaître des visages qui leur étaient familiers. Les pauvres malheureux ont l'air profondément navré et humilié. « En vérité, ce sont des simplots (*bivulu*)! puisque d'eux-mêmes ils se sont offerts pour supporter tout cela ». Aussi le reconnaissent-ils eux-mêmes : « N'est-ce pas pour cela qu'ils sont entrés dans le khimba? »

Aidé de ses compagnons, le *ntenda* lie les fibres de leur robe autour des jambes, et d'un mouvement habile les jette à terre. Les voilà étendus sur le ventre (*bukama*). Aucun des adeptes n'a laissé échapper son bâton. Chacun se le remet sur la nuque et reste couché sur place, « morts »... *Matundu* (et, après lui, les autres « morts ») soulève trois fois la tête, comme s'il fallait effort pour se lever.

Tout ceci est accompagné du chant reproduit plus haut :

A bana bam' e! etc.
O mes enfants...

Le *ntenda*, armé de son *tsese* de nervures, lui chatouille doucement *waka waka!* la tête et tout le corps, comme pour le réveiller : le khimba est dégagé de ses liens et se redresse (*numuka*), vivant.

Les filles passent par un cérémonial analogue, mais plus court.

La solennité se termine par une grande danse khimba et, c'est inévitable, par un repas pantagruélique.

Pendant les jours qui suivent, on construit la hutte des

bakhimba, décrite plus haut, et chacun se procure ses ornements pour la danse, ses plantes de bananiers, son vin de palme...

Chez les Bakhimba de Soyo.

Ces cérémonies, du moins dans les grands traits, sont les mêmes chez les *Bakhimba* de *Soyo*. Afin de ne pas trop embrouiller notre description, nous avons préféré noter ici, à la fin de ce chapitre, les divergences qu'on nous a signalées.

Le *ngudi nganga* ou féticheur principal, chez les Basolongo, est *Nebaku* (alias *Baku*). *Ne-* est le préfixe honorifique ordinaire en *kisolongo*. Leur fétiche principal est le *kalu kia Nkhita* (ou *kia Mbumba*), représentant le *Nkhitānsi*, le *Khita* de la terre ⁽¹⁾.

Après avoir administré au candidat la boisson de la mort, *Nebaku* lui trace deux lignes en terre blanche, depuis les épaules et sur la poitrine jusque sur le ventre; de même sur le dos, vers les reins. On le frappe de gourdins et de fouets (*zitsese*). On le fait courir tant qu'il peut, pendant qu'on bat frénétiquement le tambour (*ngoma*), jusqu'à ce que le malheureux tombe exténué : *fuidi!* il est mort! dit-on. On le roule (*vindubula*) par terre, comme pour s'assurer qu'il est bien mort, et on le transporte dans une méchante case, où il passera la première nuit.

La résurrection a lieu non loin du village, comme au Mayombe. Le serment de garder le secret se fait en invoquant l'esprit *Nkhita*.

Les « morts » sont enveloppés d'étoffes comme de véritables cadavres. *Nebaku* les ressuscite un à un, en leur donnant la chiquenaude *tsyō tsyō!* et une bonne secousse; après quoi il leur impose à chacun un nouveau nom, qu'on chante (comme à Kionzo) ⁽²⁾; sans oublier le pili-

(1) Cf. *Mbumba* et *Nkita* chez le P. VAN WING, *o. c.*, p. 17, et ailleurs. Voir plus loin, aux chapitres des Croyances.

(2) P. GOEDLEVEN, *l. c.*

pili dans les yeux et les narines. Le ressuscité s'esquive, est repris, et attrape une nouvelle raclée. Il mange du *mphezo* et est peint en blanc.

Le *dikhapa* ou robe de danse s'appelle en kisolongo : *nziondo*, **mazianda* en langue occulte. Le bâton de danse s'appelle *mvuala*, comme les sceptres des chefs; *mvual'a kinkhimba*.

Les nouveaux adeptes mangent assis par terre et boivent dans des coupes de bois. Ils construisent eux-mêmes la grande case commune.

Après l'admission des garçons, les femmes et les filles, une à une, doivent passer par des épreuves analogues : boire l'*elandu* (notre *dilandu*), être menacée du *nianga*, sabre, bref : mourir au monde, être enveloppée d'étoffes, être pleurée, et ressuscitée en présence de quatre ou six hommes, avec grand tantam. Trois fois on lui demande son nom. Elle s'enfuit, est rattrapée et enrôlée dans la secte.

CHAPITRE VI.

LES NOMS.

La valeur d'un nom en général. — Liste des noms de Bakhimba. — Sobriquets. — Dictions sur les noms. — Noms chantés. — Dictions sur Mbondo et Kongo. — Noms de Bakhimba et Soyo.

Chez les Noirs, bien plus qu'en Europe, le nom caractérise et spécifie celui qui le porte. « Le nom, dit Foucart ⁽¹⁾ (chez les anciens Egyptiens comme chez nombre d'autres peuples), n'était (ou n'est) pas une simple désignation... Je me bornerai à rappeler ici les innombrables faits qui chez les non-civilisés prouvent que l'imposition solennelle d'un nouveau nom est censée produire un changement essentiel de l'individualité de l'être humain. On sait, par exemple, que l'un des actes constitutifs de l'initiation dans le *n'kimba* congolais est partout le nouveau nom que prennent les néophytes. Mais on a moins bien observé les raisons pour lesquelles ce changement de personnalité est précédé nécessairement d'une mort simulée, pour marquer le passage à l'individualité nouvelle, tandis que rien de pareil n'existe dans le rituel magique de l'Égypte. On a voulu, au contraire, retrouver des similitudes forcées avec les initiations mystérieuses du monde classique; par exemple avec celles d'Eleusis! Il y a là une véritable erreur de méthode scientifique, faute d'avoir su rattacher les faits de ces cérémonies à des principes généraux. La recherche

(1) G. FOU CART, *Histoire des Religions et Méthode comparative*. Paris, Picard et Fils, 1912 (pp. 201, 202 en note). — Voir aussi *Mayombsche Namen* (nouv. édit.), où nous avons donné le présent chapitre, en raccourci.

de ceux-ci aurait amené à constater que précisément les non-civilisés du Congo (pour s'en tenir à cet exemple) ne pouvaient procéder autrement, faute d'avoir su dégager la théorie « dynamique » de la nature intime des noms : tandis que les Egyptiens, et ceux qu'ils instruisirent dans le monde méditerranéen, l'avaient traitée avec assez de méthode pour arriver à se passer de la phase de la mort simulée ».

D'après le P. Van Wing ⁽¹⁾, les éléments constitutifs de l'homme (dans la philosophie des Bakongo) sont : le corps avec le sang; l'âme (spirituelle), principe et facteur de vie, qui réside dans le sang; le « *mfumu kutu*, chef de l'oreille », espèce d'âme sensuelle, qui réside dans l'oreille, fait fonctionner l'ouïe et la vue, et peut aller se promener (pendant le rêve et la syncope); et le quatrième élément intégrant, qui complète l'individualité humaine : le nom. Celui-ci paraît être à l'âme spirituelle ce que « l'ombre » est à l'âme sensuelle, c'est-à-dire une espèce de « double » (*dubbelganger*) : il doit donc changer, quand il y a changement substantiel de l'individu.

Aussi un même individu peut-il avoir plusieurs noms. Je demande à un homme d'un certain âge comment il se nomme. Il me répondra, s'il est sincère, par exemple : De mon nom de naissance je suis *Ngoma* (en l'honneur de *Dilemba*, le fétiche du mariage de son père et de sa mère) ⁽²⁾; mon nom du *khimba* ou du *zungu* est *Tsiku Ngoma*; comme chef je suis *Makai Phumbu* (*Makai*, titre de chef de *Kai*; *Phumbu*, le Pauvre, son nom personnel de chef); le nom que j'ai pris à cause de mon mariage de *Dilemba* est *Kiama*, donc *Makai Kiama* (c'est-à-dire *Kiama-ndongo*, animal légendaire ou préhistorique, de dimensions extraordinaires, qui, abattu, devait être partagé entre les villages de toute une région). Encore mon brave homme ne porte-t-il pas de *zina di khasa*, un nom

⁽¹⁾ O. c., pp. 22 et suiv. — Cf. plus loin : Croyances.

⁽²⁾ Voir la boîte de *Dilemba*, Planche VIII, n° 3.

que l'on donne à ceux qui ont passé victorieusement par l'épreuve du poison; ni un nom de féticheur (autre que celui de *Lemba*); sans parler des surnoms et sobriquets...

Les noms des Bakhimba, les seuls qui nous occupent pour le moment, ont une signification générale : ils prouvent qu'on a été membre de la Secte de *Mbumba*, l'Arc-en-ciel, et qu'on est initié aux mystères. Ils ont aussi une signification spéciale, consignée dans les dictons que nous reproduirons plus loin.

Il y a vingt et un différents noms des garçons-bakhimba. Chaque nom est choisi à l'avance : on prend généralement celui d'un parent ou d'un ami, qui fut, lui aussi, membre de la secte.

Nous les donnons ici en kiyombe et en langue occulte *kikhimba*. L'ordre de la dignité est observé, au moins pour les quatre ou cinq premiers noms. *Baka* clôt la série.

Noms de Bakhimba.

KIYOMBE		KIKHIMBA
<i>Matundu</i>	* <i>Mbuamvi Nlefa</i>	alias * <i>Phuamvi Nlefe</i> ,
<i>Malanda</i>	» <i>Lamvana</i>	(ou * <i>kiphuamvi</i>) <i>Malamva</i> ,
<i>Makuala</i>	» <i>Tsyufu</i>	» <i>Tsyufu</i> ,
<i>Kikhela</i>	» <i>Tsiserumua</i>	» <i>Tsiseru</i> ,
<i>Nkiama, Ntsiama</i>	» <i>Ntsyananga</i>	» <i>Ntsyananga</i> ,
<i>Masunda</i>	» <i>Masumua</i>	» <i>Masumua</i> ,
<i>Tsakala</i>	» <i>Tsafala</i>	» <i>Tsafara</i> ,
<i>Mavambu</i>	» <i>Maziamvua</i>	» <i>Mazamvu</i> ,
<i>Lutete</i>	» <i>Lutefe</i>	» <i>Ludebo</i> ,
<i>Lusala</i>	» <i>Lusarumua</i>	» <i>Lusaru</i> ,
<i>Lubela</i>	» <i>Luderumua</i>	» <i>Ludero</i> ,
<i>Tubi, Thubi</i>	» <i>Tubumua</i>	» <i>Thubi</i> ,
<i>Tsiku</i>	» <i>Tsiku</i>	» <i>Tsiku</i> ,
<i>Luvungu</i>	» <i>Luzumvu</i>	» <i>Luzumvu</i> ,
<i>Nianga</i>	» <i>Niamva</i>	» <i>Niamva</i> ,
<i>Nziuki</i>	» <i>Nziufi</i>	» <i>Nziufi</i> ,
<i>Nluangu</i>	» <i>Nluamvu</i>	» <i>Nluamvu</i> ,
(<i>Phezo</i>)	» <i>id.</i>	» <i>id.</i>
(<i>Ngidi</i>)	» <i>Ngirumua</i>	» <i>Ngidi</i> ,
(<i>Thandu</i>)	» <i>Thamvu</i>	» <i>Thamvu</i> ,
<i>Baka</i>	» <i>Dafa</i>	» <i>Dafa</i> .

REMARQUES : 1° Les combinaisons *tsi* et *tsy* en kikhimba imitent sans doute le ki du dialecte Woyo, comme le correspondant *gi* dans Ngidi, par exemple;

2° La dernière syllabe *-u*, *-mua* est presque imperceptible en kikhimba;

3° La nasale *m* dans *-mvu*, *-mvua*, *mua* se prononce très légèrement;

4° La terminaison *-mvi* de *Mbuamvi*, *Kiphuamvi*, est élidée dans la prononciation devant le préfixe *ma-* : *Kiphua' Malamva*;

5° Les trois noms mis entre parenthèses sont les seuls qui ne soient pas connus partout au Mayombe.

Sobriquets.

Outre le véritable nom khimba, il y en a un autre, une espèce de sobriquet ou une déformation plus ou moins saugrenue du premier. Les adeptes occupent parfois leurs loisirs à commenter ainsi leurs noms respectifs, tout en réglant ce commentaire sur les leçons du *ntenda*. Nous donnons quelques spécimens de cette exégèse nègre. Ils me furent fournis par des *basi Kinanga* et d'autres.

MATUNDU est surnommé *Kimbolo* : *kimbolo ki ngana*, espèce de serpent de la forêt, car son homonyme l'arc-en-ciel est un serpent. En kikhimba il s'appelle *Nlefe*, Fusil, parce qu'il tient le fusil de bois à la danse (1).

MALANDA passe pour un *Ndoke* ou *Ndoki*, un **Mutsamva ngana*, un Ensorcelleur.

MAKUALA devient *Khusu-kuala*, le Perroquet qui a son nid bien haut dans un arbre.

KIKHELA n'est autre que le *Nkaka*, espèce d'Ecureuil qui crie dans la forêt : *nka, nka, nka!*...

NKIAMA se dit aussi *Mbumba* : *mbumba ngana*, un arc-en-ciel.

(1) Voir ce fusil, Planches XI, n° 1; II, n° 1.

TSAKALA (onomatopée) : *Tsakala Mbumba*, le Hochet de *Mbumba*; ou bien, par un jeu de mots : *Mutsiakala*, al. *Mutsiakana*, grande Fourmi noire qui pique les tireurs de vin de palme quand ils sont sur leur palmier.

Tsakala (*sansi* dans la région de Kisantu) : *Oncoba spinosa*, de la famille des Bixacées (de *sansa*, éduquer : employé dans l'éducation des enfants). Arbuste épineux, dont les fruits servent à faire des jouets : les mamans s'en servent pour faire taire les bébés (1).

MAVAMBU, Bifurcation : *Nzila ngana*, un Chemin.

LUTETE, Semence (ici : de calebasse) : *Tsava* ou *Khalu*, *Lagenaria*.

LUSALA : *Lusala lu mbemba*, Plume d'aigle. Le *mbemba* est un oiseau *ndoki*, car il se repaît des cadavres brûlés d'ensorceleurs.

LUBELA... *ubelemina mambu ma Mbumba*, qui s'est approché pour écouter, s'efforce d'apprendre les choses du *khimba*.

TUBI : *Tubi-tubi ki ngana*, espèce de Petit radoteur.

TSIKU : *Tsiku Mbumba*, *Tsiku Phanda*, Parterre sacré de *Mbumba*, ou, par analogie, de *Phanda* (2).

LUVUNGU, Cime d'arbre (dont le feuillage tombe) : *Zitsuki*, Chevelure (qui est rasée chez les Bakhimba).

NIANGA, Herbe à couvrir : *Nsanzu*, Enlèvement, de *sanza*, enlever, piller : il a dû se presser pour avoir un nom, il venait presque trop tard!

NZIUKI, esp. de Fourmi : *Zinziukila zi ngana*, Fourmis (qui remuent la terre), ou, par analogie : *Zitsanguni* ou *Zitsele-moyo*, autre espèce de Fourmis très méchantes.

NLUANGU : *Phezo ngana*, espèce de Terre blanche.

NGIDI (chez les Bawoyo et les Basolongo : Toupie) : *Ntima* ou *Ngiona*, Cœur, battement du cœur.

(1) GILLET et PAQUE, S. J., *o. c.* — Le hochet en question est reproduit Planche IX, n° 5.

(2) Voir plus haut : Lieu des épreuves, p. 38.

THANDU, Savane : *Tseke ngana*, espèce de plaine.

BAKA... *ubáka zi ngana*, celui qui reçoit les huttes (*zinzo*), celui à qui l'on confie le camp, quand les bakhimba sont partis. (Voir plus loin : *zimvila*, dictons.)

Dictons.

Plus pimpants sont les vers ou dictons (*zimvila*) sur les noms des Bakhimba.

Le mot *mvila* (pl. *zimvila*) a diverses significations. Le sens fondamental me paraît être celui de « species », comme on dit l'espèce humaine, « species Jacob », la descendance de Jacob..., sens restreint ensuite : 1° Aux clans familiaux, spécialement aux neuf familles ancestrales des Bakongo mayombiens, dont nous avons déjà parlé; 2° aux genres ou groupes d'institutions fétichistes, comme chez les Bakhimba (voir plus loin); 3° aux dénominations génériques de ces groupes, ainsi qu'aux formules sacrées et aux adjurations propres à tel groupe, tel fétiche, telle cérémonie. Dans un sens plus général, mais qui vient moins à propos dans le sujet qui nous occupe, on entend parfois *mvila* (ou *phila*) pour : manière d'être ou de faire, variété. — *Zimvila*, en tant qu'explication de noms de féticheurs, par exemple, ou de surnoms, se disent également *zikhumbu* (1).

Chez les Bakhimba ces dictons se récitent « recto tono » ou bien sont chantés sur un air monotone. Ils peuvent varier de tribu à tribu, de région à région, selon les aptitudes inventives du *ntenda* et aussi... selon que la mémoire des élèves est plus ou moins fidèle. Ils servent de ralliement en présence des profanes.

Voici ceux qui sont connus le plus communément. Nous les avons entendus à Vungu, sauf ceux qui sont mis entre parenthèses.

(1) Voir *Mayombsche Namen*, vers la fin.

1. MATUNDU *nkulutu muna khozo*.
Matundu est l'aîné dans le khimba.
 2. 3. MALANDA-*sina phangi* MAKUALA.
Qui vient après la souche (?) est le frère de
Makuala.
...*Lutèka matu, lutèka *masemve!*
Prêtez l'oreille et écoutez!...
 4. LUTETE *lu khimba lu muana Mbondo*.
La Semence khimba est l'enfant de *Mbondo*.
 5. LUSALA *lukúmbila yilu *ngenda*.
La Plume s'est envolée haut dans l'air.
 6. 7. KUSÚNDA NKIAMA, KUSUNDA *Mbumba*.
Où s'élançait *Nkiama*, là s'élançait aussi *Mbumba*
(= *Masunda*).
 8. TUBI *utúbila nkanu ku nganda Luangu*.
Tubi qui a pris la parole dans la cour du Khimba.
 9. TSIKU *usíkika khozo*.
Tsiku qui doit « affermir » le camp des bakhimba.
 10. TSAKALA *ku tseke, Mbumba ku *wemve*.
Tsakala sur le plateau, *Mbumba* vers la vallée (1).
 11. MAVAMBU *nzila khama ku Luangu*.
Bifurcation de cent chemins dans le Khimba.
 12. KIKHELA *ukédila ngolo, tsumu zimvimba*.
Kikhela a trop caqueté, il y a des contraventions à son actif.
 13. LUBEBA *lu tsuka, muana *Namwondo*.
Lubela (Qui s'est approché) le dernier, enfant de *Mbondo*.
- 9^{bis}. *Khozo ikámbu TSIKU Mbumba?*
Y-a-t-il un camp de bakhimba sans Parterre sacré de *Mbumba*?

(1) Voir plus loin, variante sur *Nkiama*.

14. LUVUNGU *nti uvuidi *tsyovo andi.*
Luvungu est un arbre qui possède son camp de bakhimba.
15. NIANGA *ñiangina ku nganda Luangu.*
Nianga qui est très embarrassé (pour trouver un nom) sur la plaine du Khimba.
16. (NZIUKI **nguila, Nziuki *masemve.*
Nziuki (qui remue) le secret, le khimba *Nziuki*.
17. NLUANGU *kuku di *wola, di muana Namwondo.*
 Terre blanche termitière de *phezo*, est l'enfant de *Mbondo*.
18. MANGIDI *nsindu Makhama-mbembo.*
 Monsieur *Ngidi* battement (du cœur) de Cent-voix (= continuel).
19. 20. THANDU *unkala ayi NIANGA Mbangu.*
 La Savane habite avec l'Herbe du Faïtage.
21. BAKA *ubáka khozo ku nganda Luangu.*
Baka reçoit en propriété le camp de la plaine du Khimba.

Quelques variantes :

sur LUTETE :

Lutete lu tsava buta lutumbu,
lutumbu lu nganga, lu Baku Nganga.

La semence de la Calebasse engendre une pousse,
 une pousse de féticheur, de *Baku* le Féticheur.

Baku Nganga est un des ancêtres des Bakhimba, ailleurs leur grand féticheur actuel. — *Ebaku*, chez les *Basolongo*.

Ou encore l'essai satirique que voici :

Lutete lu kalu musi kilamba,
lambila ngolo, Mbumba Mayombe :
Mbumba Yombe ka kizungu yo ko!

La semence du sac magique (de *Mbumba*) est de Longue durée, dure trop longtemps (l'épreuve de), *Mbumba* du Mayombe : Dans le Khimba mayombien je ne me fais pas initier !

D'autres disent :

Lutete lu khalu musi kilamba, etc...

La semence de la calabasse, etc...

Musi kilamba : un habitant de... *kilamba*, comme si c'était le nom d'un village.

C'est ainsi que les Bakhimba du Sud se rient de leurs frères de l'intérieur du pays.

sur LUSULA :

*Lusala lu khusu lukúmbila yilu *ngenda*

(ou : *Lusala lu mbemba...*) :

lumbu lukúmbila, mbuangu nzenza,

**minkombe mioso *mitembele,...*

*buna matsuela mu ntungu *mawembedele!*

La plume du perroquet s'est envolée haut dans l'air

(ou : La plume de l'aigle...) :

le jour où elle s'est envolée, arrive un khimba étranger,

les corps tous seront secoués par la danse,...

alors les larmes te rouleront de la tête.

Le maître prédit que si *Lusula*, la Plume étant volage, ne connaît pas la doctrine de *Mbumba*, il pleurera de confusion quand un khimba étranger viendra le visiter et lui demandera de faire montre de sa science.

sur NKIAMA et MASUNDA :

Nkiama ku tseke, Mbumba ku Yombe.

Nkiama sur la plaine, *Mbumba* vers l'intérieur du pays.

Ou bien : *Nkiama ku tseke, Mbumba ku *wemve.*

Mbumba vers la vallée.

C'est le double arc-en-ciel : *Nkiama*, celui qui est plus près de l'horizon, et *Masunda*, ici *Mbumba*, celui qui

s'élançe dans les hauteurs et se projette dans les vallées.
Mais...

Nkiama ku tseke ulúta zingangu,
Nkiama de la brousse a le plus d'esprit :

il connaît le mieux la doctrine et les secrets.

Mbumba Luangu, c'est-à-dire *Nkiama* et *Masunda*, ne signifie pas seulement le double Arc-en-ciel, mais aussi sa double statuette dont il a été souvent question.

sur TUBI :

Kithubi-thubi kitúbila mambu.
Le petit radoteur qui parla en palabre.

sur TSIKU :

Tsiku nkisi ku nganda Luangu :
Le parterre du fétiche sur la cour du Khimba.

sur MAVAMBU :

Mavambu nzila khama ku Luangu,
Mavambu nzila khama ku Luangu,
*wetasukula vambu ditúka *nguila,*
*kani di *nsanda kani di *wemba.*

Embranchement de cent chemins au Khimba,...
il nettoie (recherche) l'embranchement d'où provient (son)
ou bien d'en haut ou bien d'en bas. [secret,

Allusion aux bifurcations des sentiers à la cour de la résurrection. *Mavambu* (et *Lubela*, de *belemina*, s'approcher de) sont des bakhimba étrangers à la région. Le *ntenda*, ou aussi le khimba qui explique ces vers, montre dans la paume de sa main les lignes qui se rejoignent dans le pli au-dessus du pouce : « Toi, *Mavambu*, dit-il, *vamba uza-vambi Mbumba* (comme ton nom l'insinue), tu fais divers embranchements de Khimba..., dis-nous donc à quel endroit et sous quel *Thafu* (ou **Thasu*) tu es devenu khimba ». **Nguila* s'emploie ici pour le mystère propre à telle ou telle sous-secte de Bakhimba (*mvila*, *zimvila*).

sur LUVUNGU :

Luvungu nti bakúna ku khozo (ou : *ku *tsyovo*) :
e lusuangi nkutu ka titembila ko.

Luvungu un arbre qu'on a planté au camp des Bakhimba :
comme une branche dénudée qui quand même n'agit pas
[ses feuilles.

La chevelure du khimba ne s'agit pas quand il danse au village..., puisqu'elle est rasée et sa tête dénudée comme un *lusuangi*, al. *lusuangila*, *tsuangila*.

sur NIANGA et THANDU :

Thandu unkala ayi Nianga Mbangu :
ku tseke Malongo batúngila.

Savane habite avec l'Herbe du Faïtage :
dans la plaine de *Malongo* ils ont bâti leur village.

En effet, il est défendu de couvrir d'un faïtage la hutte des Bakhimba. *Ku steke Malongo*, c'est-à-dire très loin d'ici; mais en entendant le roulement du tambour des Bakhimba, ils se sont empressés d'accourir pour danser : *Thandu*, *Nianga* et *Nzinki* sont des retardataires, les derniers régénérés.

On le voit, ces strophes, se rapportant à divers noms, ne sont généralement que la paraphrase des vers que nous avons donnés plus haut.

Chant des noms.

Voici deux chants, notés en musique, qui répètent (ou commentent) les mêmes versets sur les noms. Il est à remarquer : que la musique indigène a des tonalités qui nous paraissent étranges, pour ne pas dire impossibles; qu'elle laisse, d'ailleurs, au préchantre et plus encore à ceux qui répondent ou qui accompagnent, une grande liberté d'allure; qu'elle est liée étroitement au vers parlé, est donc souvent syllabique, et rappelle, par son rythme libre comme par ses neumes, la psalmodie grégorienne.

PREMIER CHANT.

KHMBA-CHANT DU NOM

SOLO. Allegretto.

E Lu - a - ngu e! E e e minu ikélo mi - nu i - lo - ngo e.
 A a a kutula *nsuela u - di - va nzio - ng'e.
 A a a minu ikélo minu i - lo - ngo e. E e e etc.

E Luangu e!

*E-e-e, minu ikélo minu ilóngo e!
 A-a-a, kùtula *nsuela udi va *nziong' e!
 A-a-a, minu ikélo minu ilóngo e!
 E-e-e, minguala nkutu miela-zalang' e!
 E-e-e, ikédila *nguila va khati nganda.
 E-e-e, mbuongamene kuama kuléka *Thasu.
 A-a-a, *Tasu Maluangu fuidi mu *nzingu
 E-e-e, kòtula *Thasu *ingona kuam' e!
 E-e-e, kusúnda Nkiama kusúnda Mbumba.
 A-a-a, Makuala khusu ukubidi mvengo e!
 E-e-e, kubidi mvengo kavika mu lusuangi.
 E-e-e, Lusala lukúmbila yilu *ngenda :
 E-e-e, lumbu lukúmbila mbuangu nzenza,
 A-a-a, matsuela mu meso *mavengedele!
 E-e-e, Matundu nkulutu muna khozo,
 E-e-e, Matundu nkulutu muna khozo.
 E-e-e, Malanda-sina phangi Makuala.
 E-e-e, Kikhela kikèlanga bambuangu.
 A-a-a, minu ikélo minu ilóngo e!
 A-a-a, Tsakala khinya muana Malanda,
 E-e-e, kabànda mfuzu ku nganda Luangu.
 E-e-e, vuala dikámbu Tsiku Bambumba,
 E-e-e, katsìkikila mambu va nganda Luangu.
 E-e-e, minu ikélo minu ilóngo,
 E-e-e, minu ndiaku ibútu yaku,
 E-e-e, kùtula *nsuela udi va *nziong'...*

Le ntenda :

O Luangu!

O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O délie la faim qui est dans (mon) ventre!
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O les profanes en effet afflueront (pour voir les danses)!
 O j'ai enseigné les secrets au milieu de la place.
 O je m'incline profondément (pour entrer) là où dort *Thafu*.
 O *Thafu Makuangu* est mort dans le (simulacre de) combat.
 O éveille Thafu que je le voie, moi!
 O où s'élançe *Nkiama*, où s'élançe *Mbumba*.
 O *Makuala* le perroquet qui secoua les ailes!
 O il secoua les ailes pour arriver sur une branche dénudée.
 O la Plume qui s'est envolée haut dans l'air :
 O le jour où elle s'est envolée, (vient) un khimba étranger.
 O les larmes (alors) des yeux coulent!
 O *Matundu* l'ainé au camp des Bakhimba.
 O *Malanda* = qui suit (vient après) la souche est frère de
 O *Kikhela* qui doit instruire les bakhimba. [Makuala.
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O *Tsakala* l'heureux, l'enfant de *Malanda*.
 O qu'il frappe un trou à la cour du khimba!
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris! [Mbumba?
 O quel camp de Bakhimba n'a pas de Parterre des (esprits)
 O qu'il affermisce pour moi les (bonnes) choses à la cour du
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris, [Khimba.
 O moi ton semblable qui suis né avec toi,
 O délie la faim qui est dans mon ventre...

Ce chant est-il complet et l'ordre suivi est-il exact? Je n'en répons pas : je crois d'ailleurs que cela n'est pas de rigueur.

Kùtula nsuela (= *nzala*) : le maître n'oublie pas de se recommander à la générosité de ses fidèles.

Kòtula Thasu : il veut les mettre à l'épreuve, et voir si l'un ou l'autre nigaud parmi les jeunes initiés oserait toucher la statuette du fétiche : il lui fera payer sa témérité.

Makuala : fait penser au *khusu kuala*, perroquet cendré, ordinaire. Le perroquet vert, plus petit, est le *kuelele*, pl.

bikuelele. Le Perroquet secoue les ailes mouillées par la pluie, comme un homme mouillé qui jette ses vêtements : comme un sorcier qui ôte son corps matériel, et s'envole...

Kabànda mfuzu : allusion à la statuette de *Thafu Maluangu*, dite de *Tsumu Dionga*, qui transperce le corps des traîtres. (Voir les *zimvila* ou *bikuma*, plus loin, p. 110.)

AUTRE CHANT DES NOMS. (Fragment.)

KHIMBA-CHANT DU NOM

(VARIANTE)

SOLO. *Dolce-Allegro*.

Ku - mba bũ-la-nga mbe-mbo e, kuna tunkuenda ku ba-nga-l'e

CHŒUR

A mi-nu i-ké-lo, A mi-nu i-lo-ngo e e e e e. Ku - mba bu-

CHŒUR

la-nga mbe-mbo e! Va Thandu nkele Nia-nga Mba-ngu e, va Tha-ndu nke-le Nia-nga Mba-ngu e

CHŒUR

i I... etc.

Kumba, bũlanga mbembo e!

Kuna tunkuenda ku bangal' e!

A minu ikélo, a minu ilóngo e!

— *Kumba, bũlanga mbembo e!*

Va Thandu nkele Nianga Mbangu e!

*Va Thandu nkele Nianga Mbangu e!
Kuna uzúngulu Mbumba Mayomb' e!
A minu ikélo...*

O *Kumba* (?), parle toujours!

Là où nous allons c'est la rude épreuve!

O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!

— O *Kumba* (?), parle toujours!

Sur le Haut-plateau le fusil de l'Herbe du Faïtage!

Là où tu fus initié (c'est chez) le *Mbumba* du Mayombe!

O moi j'ai suivi les leçons...

Et ainsi tous les noms y passent, alternés par le refrain : *Kumba* (un personnage?)... et : *Minu ikélo*... et accompagnés par les voix, en sourdine, des jeunes gens : *i... i*.

Dictons sur Mbondo et Kongo.

Voyons encore, pour terminer ce chapitre, deux dictons qui ont cours au sujet de *Mbondo*, la mère de tous les *Bakhimba*, et de *Kongo*, leur initiatrice, — ainsi que les noms des *zinkhimba* de Soyo.

*Mama Mbondo butidi muan' e!
kabutidi muana, muana weka i ngongo (ou niongo) :
kàmba uléla kilela-muan' e!
ndédila wau, yimòna kuam' e!*

Mère Mbondo mit au monde un enfant o!
elle mit au monde un enfant, l'enfant était sale :
dis-donc, soigne l'enfant o!
soigne-le pour moi, que je le voie!

Mbondo : **Mwondo* ou **Namwondo* a un enfant, au sens figuré ou mystique : *Lubela* ou quelque autre parmi les *Bakhimba*. Celui auquel elle avait confié le soin de l'enfant ne paraissait aucunement pressé... C'est pour cela qu'elle insiste : *kàmba, uléla kilela-muana!* en *kiyombe* ordinaire : *ukàla kindeze-muana*, soigne l'enfant. Ce troisième verset se dit aussi en *kikhimba* :

*kàmba *nàfika *nafa *nguila!*

Au sujet de *Kongo* :

*Nkuekezi Kongo, mbele lulèndo,
tuàla lulèndo, tuvònda minguala!
Munguala mbi ukámbu dikànda?
Ubáka dikànda unkuenda ku 'Thasu.*

Belle-sœur *Kongo*, le glaive,
apporte-moi le glaive, tuons les profanes!
Quel profane n'a pas de parenté?
Qui a de la parenté va chez *Thafu*.

Mbele lulèndo, proprement : couteau de puissance, ou : de haine. Nous traduisons : glaive, l'ancien *nianga* des Bawoyo et des Basolongo, qu'on retrouve encore chez les féliches. Ce qu'on appelle au Mayombe *mbele lulèndo* semble être le *mbele kiphaba*, couteau d'une facture très spéciale, insigne des vrais chefs Bawoyo. A Mbavu, près de Kangu, les chefs, à leur sacre, devaient enjamber ce couteau fiché en terre ⁽¹⁾.

« Où est le *munguala* sans famille, pour que nous le tuions? » En effet, on peut tuer impunément quelqu'un qui est seul au monde, qui n'a pas d'oncle maternel pour le venger..., donc ni richesses pour payer une palabre, ni protection aucune. Le proverbe le dit : *Vònda ka Nyombe, kabaki kànda ko!* tue-le, c'est un sauvage (ou ailleurs : un esclave), il n'a aucune parenté! — En *kisolongo* :

*Mbolongua ke nku' ekànda ko :
unyèka-vele mbangala!*

Un imbécile qui n'a pas de famille :
tu n'as qu'à le frapper à mort (d'un coup de) gourdin !

Nyombe! (ou *Mayombe!*, comme écrivait fautivement M. Diederich) ⁽²⁾, était jadis une insulte.

⁽¹⁾ Voir Planche XI, n° 3, le spécimen de la région de Mbavu, qui se trouvait au Musée colonial de Louvain. Voir aussi un *kiphaba* des Bawoyo (à Tervueren).

⁽²⁾ *Les Mayombe*, par C. VAN OVERBERGH et E. DE JONGHE, p. 32. (*Collection de Monographies ethnographiques*, Dewit, Bruxelles, 1907.)

Mama Kongo, appelée déjà « glaive » (peut-être parce qu'elle était chargée de la garde du glaive, chez les Bakhimba), porte le surnom de *Lukèngoso*, al. *Lukhèngoso* (plur. *zikhèngoso*), une herbacée grimpante très acérée, que l'énigme décrit comme : *Muana Manzâ-phungu, aku meno, aku meno*, un enfant du Grand Dieu, qui a des dents (et mord) des deux côtés (comme un glaive à deux tranchants).

En Soyo.

Voici les noms de Bakhimba, connus chez les Basolongo :

<i>Matundu</i>	<i>Ntsiku</i>	Pour les femmes :	<i>Kinthumba</i>
<i>Malanda</i>	<i>Luvungu</i>		<i>Lambi</i>
<i>Makuala</i>	<i>Nianga</i>		<i>Mbondo</i>
<i>Kinkhela</i>	<i>Nzuiiki</i> (sic)		<i>Kinkheba</i>
<i>Masunda</i>	<i>Nluangu</i>		<i>Kinsungila</i>
<i>Ntsakala</i>	<i>Mphezo</i>		(déjà citées)
<i>Mavambu</i>	<i>Ngidi</i>		<i>Makula</i>
<i>Lutete</i>	<i>Nthandu</i>		<i>Siona</i>
<i>Lusala</i>	<i>Nzinga</i>		<i>Namu</i>
<i>Nthubi</i>	<i>Kongo</i>		<i>Nasu</i>

Il est facile de voir que la plupart des noms de Bakhimba, tels que nous les avons expliqués, se rapportent au grand esprit *Mbumba* ou à ses mystères. *Nkiama* est le nom de l'Arc-en-ciel lui-même — qui ne peut être nommé chez les *bankhimba* de Soyo, sous peine d'amende. — *Matundu* est le nom du premier arc-en-ciel, le plus ancien; *Malanda*, son sosie sur la statuette de *Thafu*... *Mavambu*, *Nluangu*, *Baka*, etc., ont trait au *divuala* et à ses pratiques.

CHAPITRE VII.

DEFORMATIONS ARTIFICIELLES.

Coiffure et costume.

La circoncision. — Circoncision et khimba. — Tatouage. — Entaille des dents. — Toilette et livrée des adeptes.

Plus d'un lecteur sera peut-être tenté de regarder comme superflue la partie de ce chapitre qui a trait aux déformations artificielles : elle n'en garde pas moins son importance.

S'appuyant sur des renseignements très sujets à caution et, plus encore, sur ce qui se passe dans d'autres sociétés secrètes, certains écrivains ont cru pouvoir inclure les déformations artificielles parmi les pratiques du khimba. Ont-ils raison de le faire?... D'après ce que nous savons du seul Mayombe, nous inclinons plutôt à croire le contraire.

Il y a lieu de distinguer ici trois sortes de déformations artificielles : la Circoncision, le Tatouage et l'Entaille des dents. Pour ceux qui voient dans le khimba avant tout « le rite de la puberté », la première serait la plus importante.

Circoncision.

Avant l'arrivée des Blancs l'usage de la circoncision était général au Mayombe : « Dieu a dit de faire ainsi » ou « les ancêtres nous ont appris cela ». Le nègre ne se met guère en peine de trouver d'autres raisons. Certains Européens n'y voient d'ailleurs qu'une simple mesure d'hygiène. Elle n'est pas accompagnée de fétichisme. Un

homme ou une femme, adroits pour ce faire, opèrent dans la forêt pour éviter les regards indiscrets. Parfois cependant c'est la mère elle-même qui fait l'opération après que le cordon ombilical a été coupé, ou quand l'enfant est encore très petit.

D'autres sont circoncis à des âges divers : qui à quatre, qui à dix ans, ou même plus tard... Un incirconcis qui a déjà l'usage de ses jambes prendra la clé des champs à chaque fois qu'on lui parlera de la circoncision : il présente que cette opération doit être douloureuse. Aussi les parents devront-ils avoir recours à des subterfuges et diront-ils, par exemple, qu'on va dans la forêt « pour prendre des porcs, les écarteler et les manger ». C'est un euphémisme assez connu pour : douleur corporelle. (Cfr. le « cochon gras » des Bakhimba) ⁽¹⁾. En fin de compte on le circoncit (*kela*) à son corps défendant ⁽²⁾.

Il en est aussi (mais leur nombre est relativement restreint) qui ont gardé le *disutu*, prépuce, c'est-à-dire qui ne sont pas circoncis. Ceux-ci sont l'objet de la risée universelle (si la chose est connue), et il paraît que les jeunes filles ne les désirent guère ⁽³⁾. La croyance populaire prétend que les enfants d'incirconcis ont la nuque si faible qu'ils ne peuvent tenir la tête droite.

Les incirconcis (*bāngu disutu*) ont un tabou spécial : il leur est interdit de manger de la tête, du dos, des jambonneaux et des entrailles de n'importe quel gibier pris par les chiens à la chasse; ils doivent se détourner quand ces animaux sont disséqués. Tout ceci sous peine de voir toutes leurs chasses futures infructueuses, car alors « la tête

(1) Voir Cérémonies d'entrée, p. 46.

(2) Cf. M. DELEVAL, Les Tribus Kavati du Mayombe, dans la *Revue Congolaise*, t. III, p. 35. — A d'autres points de vue cette étude un peu superficielle a appelé des réserves très accentuées de la part d'un recenseur bien informé. (Voir *Onze Kongo*, t. III, p. 486; t. IV, p. 78.)

(3) Il en est de même chez beaucoup d'autres peuplades (Bangala, par exemple) : pour les Baluba-Hemba, voir une étude du R. P. VANDERMEIREN, dans la *Revue Congolaise*, t. II, p. 72.

de leurs chiens est morte », comme on dit, et « leurs naseaux sont fermés ».

Il nous semble que ces peines et ces tabous ne sont que les débris d'une loi qui jadis était universelle, plus ancienne et plus universelle que le khimba dans sa forme actuelle.

Circoncision et khimba.

Quel rapport la circoncision a-t-elle avec le khimba?... Il est possible qu'elle en constituait jadis un rite essentiel, mais actuellement la société secrète n'a rien à voir avec la circoncision telle qu'elle se pratique ordinairement. Ici les témoignages de nos Noirs concordent avec ceux du P. Veys et du Rev. Bentley ⁽¹⁾. M. Deleval, lui aussi, écrit que les indigènes lui ont certifié que le khimba ne se rapporte pas à la circoncision ⁽²⁾. D'ailleurs, « à l'origine cet usage ne semble pas avoir eu d'autre but, d'après le P. Schmidt ⁽³⁾, que de rendre plus facile la fécondation ».

Cependant il faut noter que l'incirconcis qui entre dans le *zungu* doit y être circoncis. « Ainsi, pensent les docteurs ès makhimba, il lui sera impossible de nous échapper ». En fait donc, tout khimba initié est un circoncis.

Le khimba qui vient d'être circoncis ne peut pas porter un *senge* en fibres de feuilles de palmier avant que la plaie ne soit cicatrisée; pendant tout ce temps il ne pourra donc non plus accompagner ses camarades dans leurs excursions au village.

M. De Jonghe dit : « Le pagne en fibres de palmier aurait, paraît-il, dans la pensée des nègres, la vertu de hâter la guérison du circoncis » ⁽⁴⁾. On voit que cette conjecture est dénuée de tout fondement.

⁽¹⁾ Cf. DE JONGHE, *o. c.*, pp. 40, 41.

⁽²⁾ *Revue Congolaise*, t. III, p. 259. L'auteur écrit « les *makimpas* », orthographe de tout point injustifiable; et puis : « la circoncision se traduit par *zunga* ». Voir Dénomination : *zungu*.

⁽³⁾ *Semaine d'Ethnologie religieuse*, compte rendu de la première session, p. 108. Louvain, 1912; Paris, Beauchesne; Bruxelles, Dewit.

⁽⁴⁾ DE JONGHE, *o. c.*, p. 41.

Tatouage.

Actuellement le tatouage n'appartient, chez les Bayombe, ni au khimba ni à aucune autre pratique superstitieuse.

Il y a des experts de l'un et de l'autre sexe dans l'art de tatouer et c'est à eux, à elles surtout, que l'on a recours. Les femmes portent sur le dos, sur les bras et sur le bas-ventre des tatouages qui rappellent très nettement les dessins de leurs nattes : leurs modèles, en somme, ne sont pas très variés. Sur les nattes on rencontre en outre le « léopard » : Les objets sculptés figurent aussi des hommes et... d'autres animaux, ce qu'on ne retrouve pas sur la peau humaine.

Le tatouage est un luxe inspiré par le désir d'être *thoko*, coquet. Il se peut que ces dessins aient été primitivement une espèce d'écriture idéo-grammatique, des signes ou images analogues, mais moins parfaites que celles-ci, aux anciennes écritures et aux inscriptions hiéroglyphiques⁽¹⁾ : à présent, nos Noirs ne leur attachent plus aucune signification bien déterminée⁽²⁾. Tout au plus peut-on reconnaître au tatouage la « mode » de telle ou telle région : par exemple de Wanda Tsundi, des environs de Kangu, des régions de Vaku...

Cela n'empêche qu'un savant paléontologue, feu l'abbé Claerhout⁽³⁾, voyait dans notre tatouage mayombien, appelé *diviongo di ngandu*, que nous avons traduit, à cause de sa forme, par « moulinet du crocodile » l'origine du fameux swastika (*hakenkruis*) : étant supposé que les primitifs se servaient d'un semblable moulinet, comme d'un épouvantail, pour écarter les animaux-fétiches (homme-crocodile...) et autres influences néfastes. Pour

(1) Cf. notre étude déjà citée : *Symbolisme in de Negerkunst*.

(2) V. *Onze Kongo*, t. III, pp. 1-16, et *Mayombsche Idioticon*, sous le mot *Zitsamba*.

(3) Dans *Biekorf*, leer- en leesblad voor alle verstandige Vlamingen. Brugge, 1926.

comparer, nous donnons ici une façade de hutte indigène, où les petites lianes ou fibres de *zinzombe*, qui rejoignent les lattes de palmier, reproduisent divers dessins de tatouage : 1° le grand dessin, un « *ngandu*, crocodile »; 2° des *tsuele*; 3° des « *mbuatidi*, bouteilles »...

D'ordinaire les figurines de *Thafu* et de *Maluangu* ont également sur le ventre chacune son petit tatouage caractéristique (1).

Et ce qui plus est : le P. De Lodder (2) note que *Dibaku*, le féticheur de la secte, tatoue les Bakhimba de Kionzo avant qu'ils ne quittent l'école : assertion que nous laissons pour compte.

Entaille des dents.

L'entaille des dents aussi est inspirée par la coquetterie : on trouve que c'est élégant. On raille ceux qui n'ont pas les dents entaillées, en leur appliquant le sobriquet *vaba di meno*, holodenté.



Dents entaillées (au Mayombe).



Dents entaillées (chez les Bawoyo).

Un ancien khimba m'assura que les dents sont limées, ou plutôt entaillées (car on se sert pour cela d'un couteau bien tranchant, en guise de ciseau, et non d'une lime), au camp des Bakhimba. Mais d'autres disent qu'il n'en est rien. D'ailleurs la coutume est générale pour les deux sexes : *teza meno*, entailler les dents.

Toilette.

La « toilette » des Bakhimba est un peu plus compliquée.

(1) Voir l'une d'elles, Planche XIII, n° 2.

(2) *L. c.*, p. 72.

Le mari qui a institué le *nkisi Dilemba* pour son foyer porte au bras l'anneau de ce fétiche et à la ceinture le croissant de *Dilemba* (1). Un *Tsimba*, enfant jumeau qui a perdu son frère ou sa sœur *Nzuri*, ou vice versa, porte au cou une minuscule figurine du défunt (2). Un enfant qui a été offert à un génie protecteur ne laissera pas couper sa chevelure, en l'honneur de *Kiwumba* par exemple (2)... Mais de toutes les tenues, la plus étrange est bien celle de nos sectateurs de *Mbumba*.

Au camp et dans la forêt les Bakhimba sont toujours nus. Pour un Noir, même peint en blanc, cela n'a guère d'importance..., pourvu qu'il n'y ait pas de personnes du sexe ou des étrangers, surtout des Blancs. Quand elles s'approchent du *divuala*, les femmes sont obligées d'avertir les Bakhimba et de leur laisser le temps de se cacher. Par égard pour les Européens qui pourraient les surprendre dans leur « blanc fixe », les gars font usage à présent d'un tout petit morceau d'étoffe.

Au jour de la résurrection (3) on leur rase la tête et l'on enduit leur corps de blanc au moyen d'un bâtonnet qu'on plonge dans le *phezo*. Ce plâtrage est renouvelé dès que réapparaît la peau noire de nos moricauds.

Anciennement les hommes portaient les cheveux longs en forme de tête de loup. Encore maintenant on aime la brosse carrée (*disumba*). Et les initiés ne rentrent pas au village avant que leur chevelure n'ait repoussé convenablement : alors on la noircit, et aussi la partie supérieure du front, au moyen de charbon de bois, de sorte que toute trace de *phezo* ait disparu.

Les filles admises chez les Bakhimba portent un petit pagne. En outre on exige d'elles qu'elles se couvrent le nombril. (V. plus haut.)

Pour se rendre au village les gars sont revêtus d'une lon-

(1) Voir la Planche VIII, n° 2.

(2) Cf. *Mayombsche Namen* : *Tsimba* et *Nzuzi*, etc.

(3) Voir plus haut, p. 51.

gue jupe en fibres de feuilles de palmier. Ces fibres sont tressées dans un cerceau (de *zikhanda*, liens flexibles de rachis de palmier), d'où elles descendent, flottantes, jusqu'à terre, et qui est maintenu par une ficelle passant sur l'épaule (1). Il s'en trouve qui les tressent en petits carrés élégants, ou les recouvrent d'étoffe de couleur voyante, ou encore les peignent au moyen de *phezo* et y attachent des grelots.

Des *zitsalala* (2) se portent autour des reins, des bras, des chevilles. Des colliers de corail imité en bois blanchi, des dents de léopard, imitées aussi, constituent la parure du cou. De grossiers bracelets en fibres tressées, surmontés d'une boulette de *buangu*, résine du *mbuangu-mbuangu*, de laquelle émergent à droite et à gauche des plumes de coq, représentent des anneaux de sorciers. Sur la tête ils portent un grotesque chapeau en nervures de palmier traversées par des *zimbanza* fendus (minces bâtonnets de feuilles de palmier), à la façon d'un chapeau de paille; ce couvre-chef est enduit d'une épaisse couche de *phezo* ou peinturluré en blanc et noir, ou en blanc et rouge (3).

En réalité ce costume n'a, dans l'idée des Noirs, aucune vertu spéciale, soit magique, soit curative. Mais comme le culte des fétiches et l'existence de la secte secrète elle-même remontent certainement très haut dans l'antiquité, il n'est pas étonnant que l'accoutrement et les pratiques des Bakhimba soient imprégnés d'un parfum de vétusté. Ainsi le *lubongo*, étoffe indigène tissée en fibres de raphia, décrite dans les devinettes comme « un coq qui a des plumes caudales des deux côtés », se retrouve encore aujourd'hui dans les fétiches et sert de siège au *nganga* dans certaines cérémonies magiques. On se servait aussi, comme pagne, d'écorce de baobab ou de peaux de bêtes : tout cela se voit encore dans les objets fétiches chez les Bawoyo et

(1) Voir Planches I, nos 1, 3; II.

(2) Voir Planches III, n° 4; VII, n° 7.

(3) Voir Planche II.

ailleurs. De même le *zamba*, petit pagne à franges, des femmes, et la robe des Bakhimba sont, à n'en pas douter, un débris de costume antique. Il est possible, sinon probable, que les « coraux » en bois et le chapeau à rebord soient d'introduction relativement récente; mais en tout cas les colliers, imitation de dents de léopard, sont foncièrement indigènes. Le léopard, en effet, est dans les légendes le roi des animaux; il symbolise l'autorité du chef; sa peau faisait office de tablier pour les chefs investis et de siège dans les palabres; ses grandes canines sont une parure très recherchée.

Mais la petite tenue de campagne est toujours... l'uniforme de terre blanche, à la différence du vulgaire nègre noir : comme le dit l'énigme,

« *Bankaka ba phembe, bankaka ba ndombe,*
les uns sont blancs, les autres en noir ».

La tenue de sortie, obligatoire, est le *dikhapa*, ou *senge* (plur. *bisenge*), aux fibres bruissantes, comme le dit cette autre énigme qui décrit le bruissement mystérieux des feuillages dans le silence nocturne :

« *Khimba zi Manzâ-phungu, fuku *sakama,*
les Bakhimba du bon Dieu (c'est-à-dire de la nature),
qui festoient pendant la nuit ».

CHAPITRE VIII.

LES DANSES.

Différentes sortes de danses. — Une exhibition de danse des Bakhimba. — « Dibomba » le Bouffon. — Une fête de Bakhimba au XVII^e siècle. — La société de « Belly-Paaro » en Guinée.

On a écrit, non sans raison, que quand il y a clair de lune, toute l'Afrique danse. De là, sans doute, les « danses à la lune ».

Il y a chez les nègres, comme partout, différentes sortes de danses. Au Mayombe nous connaissons (1) : la danse en rond (*minlola* ou *mabudi*) ; une autre danse en rond, les femmes dansant au milieu (*sepo*, *zisepo*) ; le *phola*, deux à deux vers le tambour ; le *makuluka* ou *mavekama*, un homme ou une femme agitant un mouchoir en signe d'invitation... Il y a des danses pour fêter quelqu'un qui a prouvé son innocence par l'épreuve du poison (2), ou à l'occasion d'une grande palabre (*makinu ma kiphove*) ou d'un enterrement de première classe (!), etc. Sans parler des danses modernes européennes ou d'autres importées, il n'y a, paraît-il, que la danse *makuluka* qui soit toujours nettement immorale. Ce qui ne signifie aucunement que, généralement et en pratique, les autres danses mayombiennes soient tout à fait recommandables !

Il y a aussi les danses des Bakhimba... Une des occupations les plus intéressantes, tant pour les profanes que pour

(1) Voir *Mayombsch Idioticon* : *Makinu*.

(2) Voir *ibid.*, sous le mot *K'asa* (= *khasa*), et aussi *Mayombsche Namen* : *Khasa-namen*.

les jeunes initiés, est la danse. Tout le khimba passe pour un *kitoko ki ngana ki nkisi...*, *ki Nzambi*, une récréation pour la jeunesse, récréation en l'honneur d'un fétiche, si vous voulez, mais qui, après tout, « leur vient de Dieu ». Or le *kitoko* appartient surtout à la jeunesse, aux *bamato*, aux jeunes hommes, et mieux qu'autre chose la danse est *kitoko*. Aussi s'y exerce-t-on de très bonne heure : les bébés dansent déjà sur la hanche de leur mère... Et pourquoi pas ? Saint Jean-Baptiste était bien plus précoce encore, puisque « exsultavit in utero » il se mit à danser, lui, dans le sein de sa mère !

Ne soyons pas trop rigoureux : il y a des danses qui nous semblent pour le moins suspectes, et dans lesquelles les Noirs ne voient aucun mal. Il y a certes des danses khimba qui n'ont rien de répréhensible en soi. Mais d'autres, par contre, sont d'une immoralité révoltante. Des chrétiens âgés et sérieux l'affirment, et le silence des ex-khimba sur ce point ne peut infirmer ce témoignage, vu que personne n'aime à dévoiler ses propres infamies.

Certaines danses khimba s'exécutent, si l'on peut dire, « à huis clos », au *divuala*; mais d'autres exhibitions sont publiques. Ce sont les danses privées qui, dans la devinette, ont fourni l'image du pot qui bout sur le feu : « Les Bakhimba de Dieu, quoiqu'ils dansent, on les entend, mais on ne les voit pas ».

Pour l'une de ces danses immorales, les Bakhimba se servent d'un bâton spécial qu'ils appuient contre le tambour de danse. Tour à tour, chaque gars va le ramasser, tout en contorsionnant le corps d'une manière grotesque, puis le porte lentement, comme s'il était écrasé sous le poids, sur l'épaule gauche, sur la tête, sur l'épaule droite, et ensuite de proche en proche il le descend jusqu'à mi-corps... Suivent alors des gestes obscènes, assaisonnés d'une chanson lubrique et provoquante :

*E *lamvi e! O femme!*
**tomvoro *te!...*

Cette danse était-elle originairement une danse khimba? Ou a-t-elle toujours été mauvaise? Impossible de le dire. Mais si d'autres danses sont « devenues » obscènes, comment voulez-vous que celles d'une société secrète païenne, dont l'objectif principal est de s'amuser, aient échappé à la corruption presque générale? (1).

Une exhibition de danse au village.

Je m'efforcerai de reconstituer, d'après les renseignements que j'ai obtenus à ce sujet, une autre scène de danse khimba, qui, du reste, se rapproche assez bien d'une danse qu'il me fut donné de voir à Vista, chez les Bawoyo, à l'occasion de l'entrée d'une jeune fille nubile (*kumbi*) dans le *nzo kumbi*.

La compagnie des Bakhimba est donc invitée, ou s'est invitée elle-même, à danser (*sakama*) dans un village. La fête prendra plusieurs jours et parfois on se déplacera d'un village à l'autre, pour continuer la danse chez un chef subalterne ou même dans une région voisine. Lorsque les adeptes auront la tête dure, le *ntenda* les menacera de s'en aller :

*Kikèla ko khimba zikambulu kina,
khimba zi *madimvimvi!*

Je n'instruis plus des bakhimba qui ne savent pas danser,
des imbéciles de bakhimba!

Hier encore le gros tamtam (*khoko*), tel un clocher fidèle qui veille sur le village et les alentours, annonçait la grande nouvelle. Ce n'était pas, comme autrefois, le tamtam de guerre, lançant l'alarme, en même temps que des insultes à l'adresse de l'ennemi :

*Kù-ndi-ndi-ndi-ndi-ndi!
tulù! tulù!*

(1) Cf. Mgr LE ROY, *o. c.*, chap. « Morale » et ailleurs; LE MÊME, *Éducation professionnelle des Indigènes dans les Colonies de fondation récente*, Mertens, Bruxelles, 1900.

*Kùdungu diaku di ntu
balenzele!*

Boum-la-la-la-la-la!
boum boum! boum boum!
Boum-ndu-ndu!

Ta grosse tête (o ennemi),
on l'a méprisée!

Non, c'était un air plus allègre, joyeux et moqueur, que tout le monde comprenait :

*Khimba zina zi ngonde nzala!
Diku-didî!
Kusiòtubula kuandi zio ko!
Diku-didî!*

Ce sont des Bakhimba du mois de la faim!

Diku-didî!

Ne les fais pas sortir de sitôt (=retarde le jour de clôture)!

Diku-didî!

La cour du village est sarclée et balayée. Le *ndungu*, tambour long de plusieurs mètres, attend... Voilà que s'amènent, en se dandinant dans leurs larges robes bruisantes, les hommes blanchis de *phezo*, revêtus de leurs parures les plus drôles. Ils apportent quelques petits tambours en bois (**zinzomve*, *mimbaka* ou petits *zikhoko*)⁽¹⁾ et sont munis tous et chacun du bâton, l'indispensable **munguimvika*. — Les petits tamtams et les bâtons de danse sont d'ordinaire ornés de dessins variés, comme, par exemple, un singe et un lézard⁽²⁾. *Matundu* porte le *Thafu*, ou l'a fixé au ceinturon de sa robe de khimba. Parfois l'un des vieux dansera en tenant de la main le *tsese*, « le porc gras ». A la danse il est requis que les robes couvrent le nombril et tout le ventre.

Le spectacle commence. Des groupes de curieux, fem-

(1) Voir Planches III, n° 3; VII, n° 6.

(2) Sur le **munguimvika* de la Planche XII, n° 2. Voir aussi Planche VII, n° 4 et 6; tambours, Planche III, n° 3. Cfr. les sceptres et les jolis petits tamtams des Bawoyo, à Tervueren (Musée colonial).

mes et autres profanes, se tiennent à distance, riant et chuchotant. Gare à eux s'ils touchent aux initiés!

Le *ntenda*, ou un amateur de l'endroit, se hisse à califourchon sur le tambour long, étend la main gauche sur la peau tendue et, de la main droite, tient la baguette : celle-ci donnera les tons aigus, tandis que la main gauche fera les tons graves.

Les premiers qui entrent en lice sont *Matundu* et *Malanda*. Après avoir battu des entrechats variés, ils se baissent et font la danse, accroupis. Puis les autres se mettent de la partie, deux à deux, *Makuala* et *Lusala*, *Nkiama* et *Masunda*, etc., et (ceci est une spécialité de la danse khimba) dansent en rond en marquant la mesure au moyen de leurs bâtons et fredonnant avec accompagnement du tambour long :

E-e Baluangu e!

— *E lala lal' ē, e lal' e lal' ē!*

E Ntend' e, Mbuangu e!

— *E lala lal' ē....*

O Bakhimba o!

— Tralala!

O Mystagogue, o Bakhimba!

— Tralala!....

Un peu à l'écart se meuvent gracieusement les filles *Mbondo*, *Mantenda* (et les autres, s'il y en a). Mère *Kongo* s'abstient et reste à distance. Les gars se plaisent à taquiner les filles, et tout en poursuivant leur sarabande, ils trouveront le moyen de coiffer celles-ci de leur chapeau à eux. Elles, de leur côté, aiment à caresser les danseurs de leurs *maleso*, mouchoirs rouges.

A un signe convenu, tous les Bakhimba vont s'aligner en longue file (*zazama*) en zigzag. Ils tournent le dos à Mère *Kongo*, « car c'est leur mère ». Le chant et le roulement du tambour deviennent plus saccadés :

E 'lamvi Kongo!

Lutsèv' e!

O dame Kongo!

Riez de moi!

*E *lamvi Kongo!*

Lutsèv' e!

E e-e-e!

*E *lamvi e!*

E e-e-e!

O dame Kongo!

Riez de moi!

O o-o!

O femme...

A chaque verset les Bakhimba marquent la mesure en levant la main droite alternativement à l'oreille et la descendant jusqu'aux grelots fixés à leur robe. Mère *Kongo* s'agite le long de la file des gars, jusqu'au dernier, se retourne ensuite et recommence à défiler, en balançant lentement le corps et les jambes. Ensuite elle s'enfuit au pas de course, et tous de crier à haute voix mais en décroissant ;

O **lamu lamu lamu lamu!*

Bravo!

A cet instant, *Mantenda*, *Nambondo* et les autres *lamvi* peuvent se présenter à leur tour : les Bakhimba peuvent hardiment les regarder en face.

Fatigués, exténués par la danse, les gars replient les fibres de leurs *makhapa* autour des jambes et se couchent à terre, question de se reposer un brin.

L'exhibition est clôturée par la danse des deux petits : *Mavinda* et *Mawobo*.

Les Bakhimba se rangent de nouveau en file et *Mavinda* les passe en revue, tout en trépignant, comme tantôt la Mère *Kongo*. On chante :

Mavind' e, e Mavind' e!

O *Mavinda!* o *Mavinda!*

Mawobo fait de même. Mais venu au bout du rang, il fait une érucation, et plus d'une, s'il le peut. C'est par là qu'il mérite son nom « *Mawobo* », de *wobula*, éructer.

Tous l'approuvent :

O **lamu lamu lamu lamu!*...

lamu!... (comme plus haut.)

Bravo!...

La fête, ainsi terminée pour les spectateurs, recommence pour les acteurs... On apporte des pots en terre cuite, tout pleins de mets fumants, et quelques cruches oualebasses de *malavu*, vin de palme. Naturellement c'est *Mavinda* le petit dégustateur qui entame chaque plat et chaque cruche. Puis on fait ripaille.

On retourne au *divuala*, au chant de :

Meka ma labul' é!

— *Luangu ngolo!*

C'est l'heure d'aller dormir!

(sous la garde du) puissant *Mbumba Luangu!*

« *Dibomba* », le Bouffon.

Un personnage que nous avons totalement négligé jusqu'ici, et qui pourtant a un succès bœuf aux fêtes des spectateurs de *Mbumba*, c'est le sieur *Dibomba*, le Clown, *Dibomba di Bakhimba*, le Bouffon des Bakhimba. C'est qu'il n'est pas connu partout, et que là où l'on se permet le luxe d'entretenir un *Dibomba* au *divuala*, comme dans les régions de *Vaku*, ce monsieur, lui-même ex-khimba, ne daigne pas toujours accompagner les jeunes initiés dans les villages. Il arrive alors que la fête est remise à une autre date...

Mais quand il est de la partie, il danse comme un fou, fait les mouvements les plus excentriques, tout en agitant sa clochette en bois (*didibu*) ⁽¹⁾ *rrrr!*... jusqu'à ce qu'il tombe *lulu!*... raide mort (*fuidi!*) pour la farce. Et tous les *Bakhimba* de sauter dessus, de lui piétiner la tête et tout le corps, et de lui cracher à la figure : cruel plaisir, où se révèle la bassesse d'âme du sauvage. *Dibomba*, le grand Imbécile se laisse faire : car c'est là son métier et « la volonté formelle des *bakisi*, fétiches de la terre ».

D'un brusque mouvement il saute debout, s'élanç dans la ronde, à la suite des danseurs Bakhimba, fait résonner

(1) Voir Planche VII, n° 3.

son *didibu*, danse comme un forcené, infatigable... *Fuotokolo! fuidi!* il tombe à la renverse, on le croit mort une deuxième fois. Mais non! il se roule dans la poussière, reçoit des coups de poing et de pied, à la grande joie de tous les spectateurs, et se relève enfin, ébaubi, tout gris et sale.

Le voilà tout à coup au milieu de la ronde, dansant à sa façon... De nouveau il s'effondre « tout à fait mort », si bien qu'il ne se laisse plus ressusciter à aucun prix... Seulement, quand il est temps de faire bombance, *Dibomba* s'en donne : car il l'a bien mérité.

Une fête de Bakhimba au XVII^e siècle.

Les Bakhimba ont dansé depuis... des siècles. Voici une page que nous traduisons du vieux néerlandais. C'est le D^r Alfert Dapper ⁽¹⁾, qui après avoir cité *Malemba*, *Makongo*, *Kossi* et autres *mokisi* (= *nkisi* < *mukisi*) du Royaume de Lovango (*Luangu*), dans l'Éthiopie inférieure, décrit les fêtes des « Kymbos-bombas » en l'honneur de « Bomba ».

Ces festivités, dit-il, « se célèbrent avec une multitude de tambours, qu'ils déposent à terre et qu'ils battent des mains et des pieds (?), autour de l'instituteur (den *aensteller*), qui est assis au milieu. Parmi eux, les danseurs ou Kymbos-bombas, en dansant, avec des gestes et mouvements du corps, des yeux et de la tête, comme des insensés, et avec des caprices honteux, chantent certains versets d'une triste mélodie, et ont sur la tête une touffe de toutes sortes de plumes de poulet peintes de même couleur, et au corps des habits de *Poese*, ou fil de palmier *tombe* de vin (*raphia*), avec un hochet dans chaque main, peint en rouge et blanc, avec lequel ils font un bruit de crécelle (*ratelen*). Parfois un des *Kymbos* s'enfuit, comme enragé, dans la brousse, et on le fait sortir de là avec des

(1) *O. c.*, p. 551.

tambours, car autrement il n'est guère trouvable. Quand ils ont les caprices, ils fuient et abattent ensemble un palmier, un bananier (banannasboom) ou chose semblable, et le traînent hors du bois. Bref, plus bizarres et plus simiesques (hoe apiger) sont leurs manières, plus ils se croient intéressants. »

« Mille autres solennités ridicules et bestiales sont accomplies par ces *Ganges* (= *nganga*) éhontés, qui en célébrant et faisant leurs *Mokisi* osent faire tout ce qu'ils pensent ».

Les peuplades environnantes, ajoute le même auteur⁽¹⁾, avaient les mêmes mœurs, religion et sorcelleries que les indigènes du Luangu. (Notez que les Baluangu sont les voisins des Bayombe.) D'ailleurs « Manilovango lui-même (en kiyombe nous disons *Maluangu*), le roi de ces pays, était originaire de *Zerri* (= *Nzadi*?) en Kakongo, et s'était établi au pays de *Piri* (= *Vidi*), des *Muviri* (= *Bavidi*) ».

Une ancienne société secrète.

En Guinée, dit encore notre Dapper⁽²⁾, il y avait une secte secrète appelée *Belly-Paaro*, « qu'ils disent être la mort, la renaissance et l'incorporation dans l'assemblée des esprits ou âmes, avec lesquels la communauté participe au repas où l'on mange de l'offrande préparée pour les esprits... Cela se répète tous les vingt-cinq ans... » Les nouveaux adeptes y sont « tués et changés », ressuscités sous un nouveau nom. Ils peuvent jurer par *Belly-Paaro*... Ils ont un jeu de danse..., y apprennent quelques vers : l'hymne à *Belly*. Le tout dure quatre à cinq ans... Les femmes ne peuvent passer, si ce n'est en chantant à haute voix... Les sectateurs de *Belly* sont instruits dans l'art de la guerre, dans les droits et le gouvernement du village... « Et les femmes ont un semblable signe de l'alliance qu'on appelle *Nesogge*. »

(1) O. c., p. 522.

(2) O. c., p. 413.

Et ceci est un autre point de comparaison : les Bakhimba du Mayumbe ont leurs danses à eux; les filles et les femmes ont la leur, non pas en l'honneur du puissant *Mbumba*, mais d'un autre « petit fétiche » dans une boîte : *Manata*, *Monga-manga*, ou *Yeba*. Comme les Bakhimba, elles ont à passer par certaines épreuves, à observer des prescriptions variées... Elles ont leur *Kitsumuna*, petit dégustateur, et chacune (provisoirement) son nouveau nom, et font du *thoko* de danse dans les villages...

Les noms et les danses qui se rapportent au fétiche de danse *Manata*, ont été traités brièvement ailleurs ⁽¹⁾.

(1) Voir *Mayombsche Namen* : Dansnamen.

CHAPITRE IX.

EDUCATION ET INSTRUCTION EN GENERAL.

Bikuma.

L'enseignement chez les Bakhimba. — L'ordre du jour. — Quelques leçons: « bikuma », simples couplets ou versets. — Enigmes. — Chant de fiancée. — « Bikuma » : « zimvila » des différents groupes de la Secte.

L'importance de ce chapitre saute aux yeux. C'est la doctrine de la secte qui doit nous renseigner sur son essence et son but. Est-elle un institut d'éducation religieuse et civique? une école de féticheurs? une association d'assistance mutuelle?... Car on n'y apprend pas que la danse...

Cette question touche les bases de la constitution civile et familiale des Noirs, de leur religion et de leur psychologie. Malheureusement, ici surtout, on se heurte à l'ignorance de la plupart des indigènes et, souvent, au silence systématique des autres.

Les Bakhimba ont une doctrine. Le *ntenda* enseigne, les adeptes sont ses disciples. « Notre khimba, me dit un *ntenda*, est comme votre *Kifalansi*, comme votre leçon de français, c'est un enseignement ». Aussi conçoit-on que beaucoup d'auteurs aient appelé la Secte une école. Le maître, le directeur, est bien le *Ntenda* du P. De Cleene ⁽¹⁾, mais il est assisté par d'autres anciens Bakhimba. Il a sur ses élèves une autorité morale considérable et partage avec le chef du village le pouvoir exécutif. Nous parlerons plus loin de ses fonctions de féticheur. Son enseignement n'est

(1) *Missions en Chine et au Congo* (Scheut), 1904, pp. 209-214.

pas laissé à son inspiration privée ni à ses goûts personnels, mais sans aucun doute la forme et le fond en sont déterminés, du moins pour une grande partie, par la tradition.

Pour commencer, tous les élèves sont considérés comme des imbéciles... En entrant dans la Secte, ils sacrifient leur esprit et leur volonté propres, pour accepter et faire tout ce que le *ntenda* leur apprendra ou ordonnera. Tous les jours quelque nouvelle surprise les attend, car la doctrine est merveilleuse et le nouveau genre de vie est extravagant. Après quelque temps, cependant, les plus doués font des progrès rapides; quelques-uns même s'appêtent à scruter les mystères de la magie ou s'initient au métier de *ntenda*.

Les principales branches de l'enseignement paraissent être la danse et le chant; la langue occulte et les noms des initiés; les coutumes, privilèges, prescriptions et tabous des Bakhimba; et les travaux manuels.

Les leçons de danse sont données par Madame *Mantenda*, aidée par les filles khimba. Les répétitions se font au *divuala*, les exhibitions (comme nous avons vu), soit au *divuala*, soit dans les villages.

Nous étudierons le *kikhimba* au chapitre suivant; quant aux noms des initiés, nous en savons à peu près autant que les ex-khimba eux-mêmes (1).

Les droits et les devoirs des membres de la secte font l'objet d'un cours progressif (1). On commence par ce qu'il y a de plus simple. (Voir chap. XIII.)

Au chapitre XIV il sera question des travaux manuels.

L'ordre du jour.

Voici maintenant l'ordre des exercices au *divuala*, d'après *Makuala X.*, ancien khimba de Vungu :

Le matin : Instruction; leçon de danse et de chant; repas (quand il y a de quoi) et temps libre.

(1) Voir chapitre VI.

Vers midi : Instruction, etc., comme ci-dessus.

Le soir : Répétition; repas; danse.

Tout cela, on le pense bien, ne se passe pas comme dans un noviciat de moines. Il arrive qu'on multiplie les leçons au même jour; parfois le *ntenda* chôme durant deux ou trois jours.

Le repas se prend en commun; il est arrosé, surtout le soir, d'un bon verre de *malavu*, vin de palme; l'heure du repas et la quantité des mets se règlent d'après les circonstances et dépendent aussi de la générosité des gens du village.

On passe le temps libre, soit au village, soit dans la forêt, à planter, à faire du vin de palme, à aller chercher des feuilles et des lattes de palmier, à construire des huttes, etc.

Le soir, quand le *ntenda* a ingurgité sa ration de vin de palme, il est plus loquace qu'à l'ordinaire... Il se met à interroger ses élèves : « Ce que nous avons appris hier (ou ce matin) l'avez-vous retenu? » Et les gars de répondre. Quelques-uns s'en tirent assez bien. Les autres sont grondés et battus : « *Zoba di mbuangu!* imbécile de khimba! » et « N'êtes-vous donc venus que pour manger? » Souvent ils sont astreints à l'amende :

*Phani *mats(i)anda *ilèmvula *dingofi!*

Donne-moi un gage que je t'apprenne la leçon.

Et les « imbéciles » donnent une poule, un pagne ou autre chose.

« **Bikuma** » : petits couplets.

Mainte règle du « Luangu » est formulée en un *lembo* plur. *bilembo*, ou *kuma*, plur. *bikuma*, couplet ou dicton. (*Kuma*, ou *tolo*, plur. *bitolo*, veut dire : air d'un chant; *kuma* est le rythme d'un chant ou d'une danse; *kuma* s'emploie aussi pour : raison, principe). Cette règle, alors, fait partie intégrante d'un chant de danse ou

d'un autre chant quelconque, rédigé en tout ou en partie en *kikhimba*.

Commençons, comme les Bakhimba eux-mêmes après la danse initiale, par l'exercice du repas. D'ailleurs « *primum vivere* » dans le sens de : manger d'abord, c'est le grand principe du Noir... Le premier mot de la langue occulte qui vint à ma connaissance était : **mintsiara*, des bananes!

Après s'être essoufflés à cette danse, nos gars affamés entonnent, chacun à tour de rôle, le chant suivant :

The image shows two staves of musical notation. Each staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The first staff has a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, B4, A4, G4. The second staff has a melody of quarter notes: G4, A4, B4, C5, B4, A4, G4. The lyrics are written below the notes.

O me - ka *ma - te - f'e, (O) Lua - ngu ngo - lo!

O tefa ka *tu - te - fe - re ko e, (O) Lua - ngu ngo - lo!

O c'est le repas,
 O puissant Arc-en-ciel !
 O nous n'avons pas encore mangé,
 O puissant Arc-en-ciel !

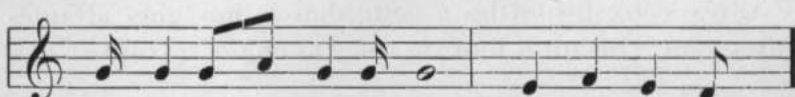
A ce moment entre en scène le petit *Mavinda*, qui fait l'office de dégustateur. Toute nourriture et toute boisson sont interdites aussi longtemps que le *nganga*, par lui-même ou par un autre, ne les a pas purifiées. Or *Mavinda* a ce rôle dans ses attributions. Il déguste tous les plats, pendant qu'on fait retentir en chœur le couplet de

Mavind' e!
kasòngo nlembo ko!
Mavinda' e!
 etc.
Mavinda o!

il ne peut être montré du doigt!

Dans l'exercice de ses fonctions, *Mavinda*, dont le nom se traduit par « chipeur », peut sans scrupule accaparer le manger d'autrui (*vinda bidia bi ngana*) : personne ne peut lui en vouloir de ce chef, et ce n'est qu'après qu'il aura fait ripaille, que les bleus peuvent commencer le repas.

Non moins amusant est le chant du coucher, exécuté en ripaille que les bleus peuvent commencer le repas.



O me - ka - *ma - la - bu - l'e, Lua - ngu ngo - lo !
 O *labula ka *tulabudi ko e, Luangu ngolo!

O c'est l'heure du sommeil,
 puissant Arc-en-ciel !
 O nous n'avons pas encore dormi
 puissant Arc-en-ciel !

O meka malabul'e, Luangu ngolo!
O labula ka tulabudi ko e,
 — *O tulabudi ko e!* etc...

Pour le coucher il y a aussi le récitatif suivant, tout entier en kikhimba* :

(Solo) *Tsemve nsamva, tsemve nsamva,*
nditsiópukila kuna mbanza i nguala,
nditsiópa tsiopa, domvoromo.
E nzibu inziána Thafu Maluangu,
zitsere Matsemve i nguala
name ndomve.

(Coro) *Tsemve nsamva, tsarr tsi! tsarr tsi!*
tsiópura nufu!
Tsemve nsamva.

Un jour de *tsona* et de *khoyo*, un jour de *tsona* et de *khoyo*,
 je suis parti du village des profanes,
 j'ai parlé tout le temps le kikhimba,
 (et je suis) un niais.

Le nom que m'a donné *Thafu Maluangu*

(est p. ex.) *Kikhela...*

Un jour de *tsona* et de *khoyo, tsarr tsi!*

Enlevez la puanteur (des profanes)!

Un *tsona* et un *khoyo*.

Name ndomve et *tsarr tsi* ne semblent pas avoir de sens bien déterminé. « Enlevez la puanteur de quelqu'un » est une façon hautaine de dire : qu'il s'en aille.

Le maître a le droit d'aller trouver ses gars à toute heure du jour ou de la nuit. Alors il chante parfois à son propre sujet :

A Ntend' e!

**Ditsumu *ditsumu kudi Baluangu,*

nzala kingudi inkuizilanga,

kikhombo kikhombo ndiza-buongamanga.

Ndiedi-kuizila vo nganzi kuna Baluangu,

nganu khedila buta va vembo;

kasi meno kingudi kiama ndizidi.

*...Lunziàna *fitomve itèfa kuam' e!*

O Mystagogue!

Vite vite chez (mes) Bakhimba,

plein de désirs de maternité je viens toujours, [prêtre-mère],

(c.-à-d. désireux de voir mes enfants, moi le *ngudi-nganga*,

c'est en me courbant, en me courbant que je viens me baisser

(et en tapant doucement dans les mains, [profondément

je viens dans la hutte, pour saluer mes enfants).

Si je venais chez les Bakhimba avec colère,

je porterais (?) un fusil sur l'épaule,

mais moi je viens comme une mère, chez mes enfants.

... Donnez-moi du vin de palme, que je boive!

N'est-il pas dommage que par sa banalité le dernier vers contraste si crûment avec ces beaux sentiments d'un cœur paternel?

Un khimba présente-t-il du vin de palme, le maître lui donnera en guise de remerciement cette énigme à résoudre :

Malavu mamàka phadi ye nkaka :

zèlumuna mau, tubàka mbungu etu.

Le vin de palme qu'a tiré le *phadi* et le *nkaka* :
va le descendre, que nous ayons notre pot.

Et le pauvre est tenu en haleine, jusqu'à ce qu'il ait trouvé que lui-même est l'un des animaux mentionnés.

Le *phadi* et le *nkala* sont deux espèces d'écureuils. Le R. P. Goedleven lui aussi ⁽¹⁾ parle du *malavu maluaza padi ye nkanka*, le vin de palme soutiré par le *luvadi* et le *nkala*. Que ces deux petits animaux passent pour exercer ce métier, est d'ailleurs tout naturel, puisqu'ils ne font que grimper (*maka*). Les dessins symboliques des Bawoyo les représentent sur une table, devant unealebasse pleine, et disant au vulgaire crapaud, qui, accroupi sous la table, envie leur bonheur : « Toi, tu n'es qu'un habitant d'en bas, tu ne pourras jamais monter jusqu'où nous nous trouvons, nous les gens d'en haut » ⁽²⁾.

Au khimba on apprend la sagesse des anciens :

*Dilúnda nkulu vo kuzayidi ko,
wènda ku Thasu kakàmba diau.*

Ce qu'a gardé l'ancêtre (dans son esprit) si tu l'ignores,
va chez Thafu, qu'il te le dise.

En effet, la doctrine des anciens se transmet dans la Société secrète, et nommément « dans le *mbungu kikongolo*, le mystérieux cruchon », dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire dans la mort apparente et la résurrection.

D'après le *ntenda*, le siège de la pensée des anciens est le bas-ventre :

*Diambu ndimvova, minu muana mutu,
ditúka wanda nkumba, dintomba ku mogo nkumba.*

Ce que je dis, moi enfant de l'homme,
vient de dessous le nombril et cherche une issue au-dessus du
[nombril.

⁽¹⁾ A propos du nom *Kinkela*, voir DE JONGHE, *o. c.*, p. 48. De même chez notre *Kikhela* (v. p. 66) il est question du *nkaka*.

⁽²⁾ Voir *Congo* : Symbolisme in de Negerkunst (2^e reeks).

Ou plus brièvement :

Lengi dikólo ditúka Mbumba.

C'est de la courge cueillie que sort le khimba
(et la science des mystères).

D'après la philosophie nègre, la pensée, le « *verbum mentis* », se forme dans le bas-ventre et cherche une issue par la bouche. Or, le symbole du ventre et du nombril est le *dilengi di ntové* ⁽¹⁾, grand fruit blanc, dur, comestible, de la famille des cucurbitacées, ayant un « nombril » ou fossette à la partie inférieure. *Moyo*, *monyé*, *mone*, s'emploie pour: principe de vie, âme, mais semble signifier proprement : ventre (parce que siège de la pensée²). Actuellement nos Basundi emploient encore ce mot dans le dernier sens. *Moyo* se dit aussi, par convenance, pour indiquer les parties génitales.

Ndidi lutete, ndidi malandu,

J'ai de la semence (de courge), j'ai des idées.

Ainsi se vante le *ntenda*. Cf. *lutete lu tsava* ou *lu nkalu*, sous le nom de *Lutete* (pp. 67, 70).

A propos du village des Bakhimba on dit :

*Kutúngila mama Mbondo,
nlòlo nlòlo minkuitimanga.*

ou bien :

*Kutúngila bana ba Mbondo,
ndimvu nlòlo inkuuidimanga,*

ou encore :

Mbumba ku mamba yidimanga.
Où a bâti mère *Mbondo*,
les cris de *wō... lō!* retentissent.

⁽¹⁾ Cf. *kitovu* en Sundi (chez le R. P. BUTAYE) = nombril. *Dictionnaire Kikongo-Français et Français-Kikongo*, De Meester, Roulers, 1910. *Ntové* : *Cucurbita* sp.

ou bien :

Où ont bâti les enfants de Mbondo,
de grands cris retentissent.

ou encore :

La réunion des Bakhimba à la rivière est bruyante.
C'est-à-dire : au *divuala* il y a du bruit et du plaisir.

Kuitimanga = *yidimanga*. Dans les verbes qui ont gardé leur préfixe (de l'infinitif) *ku-*, le radical sans ce préfixe prend la semi-voyelle *y*; *t=d*, comme dans *suidila* garder le silence, variante : *suitila*; suffixe *-ima* < *ama*.

Mamba (préf. *ma-*) est un mot archaïque, pour *maza*, *mazi*, ou *nlangu*, eau. Il se retrouve dans *Khonde Mamba*, le grand fétiche ensorceleur, qu'on portait sur la tête vers un village quelconque, et qui d'après le proverbe est tombé à l'eau pour ne plus réapparaître : *Khonde Mamba buidi mu nlangu, nzila ziandi ozio*; mot à mot : *Khonde Mamba* est tombé à l'eau, les chemins de lui les voilà. Cela se dit par raillerie de quelqu'un qui ne revient pas assez tôt. *Mamba* se retrouve encore dans *Ngo Mamba*, nom d'une rivière qui passe à Mbanda Khele, et qui signifie : Léopard de l'eau, par opposition au léopard de la brousse.

Énigmes.

Les Bakhimba décrivent aussi la nature en leurs énigmes ⁽¹⁾. Parfois ces énigmes sont chantées :

*Thafu Maluangu fuidi mu *nzimvu* :
**lamvi Ntenda wenda-nditanga*.

Thafu Maluangu est mort à la guerre :
la femme du Mystagogue ne fait que le pleurer.

⁽¹⁾ Voir nos devinettes du Mayombe : *Mayombsche Raadsels*, dans *Onze Kongo*, III, pp. 316-325; et *Mayombsch Idioticon*, sous le mot *nongo* et passim.

Il s'agit de la guerre entre le palmier, qui veut jeter l'homme à terre, et le khimba, qui blesse l'arbre au cœur (pour en tirer le *malavu*) : les larmes c'est le vin de palme.

*Ndiele ku saka, thutidi nsinga :
saka dioso dieka *mvuemvue.*

J'allais à la forêt et je tirais à une corde :
la forêt entière se mit à branler *mvuenga mvuenga*.

Solution : Quand tu manges, ta tête tout entière branle.
**Mvuemvue* = *mvuenga mvuenga* est une onomatopée qui décrit ce mouvement. L'image a une saveur vraiment mayombienne. Dans nos forêts séculaires toutes les branches sont enchevêtrées à tel point que la forêt entière semble remuer, dès qu'on touche à une seule liane.

*Ndòzila ku phepe, kinongene ko :
ndòzila ku satu, buna ndongene.*

Tire sur moi par le canon du fusil, je ne suis pas touché ;
tire sur moi par la crosse, alors je suis touché.

Solution : L'aiguillon de l'abeille, qui fonctionne à l'arrière-train du charmant hyménoptère.

*O tata, nkuku phela nokono nlola :
o tata, kavika mu lusuangi, kubidi mvengo.*

O père, le coucou est mouillé de la pluie :
o père, il vient sur une branche dénudée et secoue ses ailes.

Solution : un *ndoki*, ensorceleur. Celui qui est tout mouillé n'y regarde plus de si près ; il cherche un abri quelconque et se dévêt : de la même façon un *ndoki* se dévêt de sa forme humaine et prend son essor pour voler dans les airs. Se dit également du perroquet, dans le chant des noms ⁽¹⁾.

Remarquez l'onomatopée dans *nkuku* ; cf. coucou, néerl. koekoek. Ce coucou de *phela* (= champ, ou savane,

(1) Voir plus haut, p. 75.

qui vient d'être brûlé) se nomme aussi *nkuku duma* ou *nkuku vuanda*.

Lusuangi : une branche saillante, dénudée. Le coucou se hâte d'une branche sur l'autre.

Bāna ku ndimba, bāna ku teta :
*ndim̄uaka *dibonzo, kani dintula.*

Ceux-ci dans la vallée, ceux-là sur la montagne :
j'aspère d'eau fétiche et peut-être elle y atteint.

Solution : *Mvula*, la pluie. C'est *Manzambi phungu*, le Tout-puissant, qui parle : j'aspère de mon *mbonzo* monts et vallées. Il y a des *mbonzo* qu'on boit, il y en a d'autres dont on exprime le liquide ou dont on recueille la vapeur, d'autres qui servent d'eau bénite dont on aspère les gens et les objets. Tous sont préparés au moyen d'herbes, d'écorces ou de racines. Mais le « *mbonzo* » le plus fort est celui dont Dieu se sert pour envoyer la pluie ⁽¹⁾.

Une énigme chantée :

*O *nzurr *lamue!*
Kuena nioka-nioka ki phemb' e,
kitamba lungongo ku nganda Luangu.
E kuena nioka-nioka ki phembe...

**Tsiopika *tsumu,*

**tsiopika tē!*

*E *tsuma zi *ngamua zi *nimvua *luamvu *sorr!*

**Tsyala *wovo!*

Tra la la la (?)

Il y a un petit serpent blanc,
qui a tourné son épine dorsale vers la plaine du Khimba.

O il y a un petit serpent blanc...

Paie ta dette (pour tes contraventions à la loi du khimba),
paie-la vite!

O nos *khuma* pour lesquels nous sommes entrés dans le khimba!
Tsyala wovo!

(1) Comparer le couplet enfantin flamand :

Het regent,
« God zegent »,
de pannen worden nat.

Solution : La lune. L'énigme tout entière est renfermée dans les deux vers : *Kuena...*, *kitámba...* Ce qui précède et ce qui suit sont une espèce de refrain usité aussi pour d'autres énigmes. Pourquoi la lune s'appelle-t-elle un serpent ? J'estime qu'il ne faut pas trop presser le sens de cette qualification, qui ici relève peut-être uniquement de l'imagination des Noirs et ne correspond pas, ou en tout cas ne correspond plus à la croyance populaire.

Un autre serpent c'est le

Nioka-nioka ki phemba, kilénga mambu ma Mbumba.

Un petit serpent blanc qui (s'étant faulilé dans le *divuala*) est aux écoutes pour surprendre les choses de *Mbumba*.

Solution : Un *munguala*, profane, curieux de connaître les secrets du khimba.

Fuidi bubu : fululu va mavambu.

Il est mort aujourd'hui, et il est ressuscité aux bifurcations (du chemin).

Solution : Un khimba. (Voir plus haut : mort et résurrection.)

Chant de fiancée.

Plaçons ici le chant d'amour d'une fiancée de khimba : *E Malolo*. Je l'ai entendu aussi, à part la mention du nom khimba, près du cadavre d'un enfant, comme élégie. L'air est plaintif et monotone, coupé de larmes et de soupirs :

— *E Malolo! E ngiel' e!*
E e, muana mam' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, Tsakala muana mam' e! e e e! e e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, lumbu kela-siotubuka, va' kumi di tev' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, Tsakala muana mam' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*